

choisir

revue culturelle
n° 624 – décembre 2011



**(Le prix
de la lumière**



*Amis, frères de partout,
il est venu celui qu'on attendait.*

Connaissez-vous son nom ?

*Je vais vous le dire et dans vos cœurs
son nom chantera comme une flûte
dans le silence brumeux de la nuit.*

Portes, ouvrez-vous !

Sur les chemins, faites de la place.

Préparez la maison.

Posez des lumières sur vos fenêtres.

Sachez que la longue attente est terminée.

Levez la tête !

Je vous le dis : Il est venu !

Connaissez-vous son nom ?

(...)

*Aujourd'hui, lumineuse sera la nuit
et resplendissant le jour.*

*Car il est né l'enfant
qui change le monde.*

Connaissez-vous son nom ?

(...)

*Je vais vous le dire
et je voudrai qu'il reste attaché à votre cœur.*

Il s'appelle Emmanuel

Il est Dieu avec nous.

Charles Singer



choisir

n° 624 - décembre 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Étudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet

p. 4 : B. Litzler/CCRT

p. 11 : NDLR

p. 14 : X. Beauvois

p. 21 : J. Huppi

p. 25 : JJK photos

p. 30 : 3B Productions

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Répondre à l'Appel <i>par Luc Ruedin</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Les traits de la Parole <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	9
Le style jésuite. Sympathie et mobilité <i>par Pierre Emonet</i>	
Religions	13
L'Eglise d'Algérie. En lien avec son peuple musulman <i>par Paul Desfarges</i>	
Conte de Noël	18
Le cœur des anges <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Méditation	20
Ecologie évangélique <i>par Claude Ducarroz</i>	
Politique	23
Pour sortir du nucléaire. Maîtriser la consommation <i>par Philippe de Rougemont</i>	
Cinéma	29
Luttes isolées contre le mal <i>par Patrick Bittar</i>	
Lettres	31
La double allégeance. Graham Greene <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	35
Inigo, ce guerrier <i>par Daniel Cornu</i>	
Livres ouverts	36
Finalité de la création <i>par René Longet</i>	
Livres ouverts	37
Essai existentiel <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	42
Rire ou ne pas rire <i>par Gladys Théodoloz</i>	
Table des matières 2011	44

Répondre à l'Appel

Consentir à une rupture avec la conduite commune de la vie pour se trouver soi-même est le but de l'exercice spirituel pour le philosophe de l'Antiquité. Savoir tourner son regard dans la bonne direction va de pair avec une nouvelle façon de penser et de se conduire. Ainsi Socrate n'élabora aucun système. Son ironie n'enseignait rien. Elle ne rendait pas plus savant. Par contre, son art du dialogue transformait son interlocuteur. Se détourner des biens illusoire pour revenir à la Vérité oubliée, c'est retrouver sa nature originelle et authentique. L'exercice spirituel en philosophie consiste toujours à remonter vers l'amont plutôt qu'à descendre vers l'aval. La conversion suppose de se recentrer sur soi, de se purifier des scories qui empêchent la simplicité du regard. Alors tout s'éclaire et l'âme redevient ce qu'elle est : divine.

Dans la Bible, se convertir c'est répondre à un Appel. Plongé en eau profonde, l'interpellé est recréé par la Parole. S'y abandonnant, il découvre en lui des espaces insoupçonnés. L'appelé n'aspire pas à une éternité qui le mettrait à l'abri des souffrances du monde. Au contraire, il est jeté en avant. Le voici ouvert à une Parole qui lui intime de prendre soin de la Terre (Gn 3,23), de son propre frère (Gn 4,9), de la veuve et de l'orphelin (Ex 22,21-23). Ne fuyant ni la Création ni l'Histoire tourmentée, il est invité à faire croître la première et à réconcilier la seconde avec elle-même. Se convertir, c'est donc faire retour à ce point de l'Alliance qui nous recrée. C'est répondre à l'Appel du Dieu vivant qui invite à œuvrer pour délier en soi les nœuds qui s'opposent au dynamisme de la Vie. Si la conversion est bien un changement d'orientation impliquant un retour à soi, elle est simultanément naissance à une nouvelle pensée, mutation pour faire du neuf.

L'onde de choc Fukushima a provoqué un tel changement de pensée dans la politique énergétique de la Suisse. Loin d'être une décision inconsidérée prise sous le coup de l'émotion, la sortie du nucléaire est un changement de paradigme, qui doit conduire à une modification de comportement.¹ Toute conversion authentique a un prix, qui exige le courage de se débarrasser de certaines conduites nuisibles : la cupidité et le repli sur soi sont à bannir ; le bien com-

mun, la responsabilité et la mesure dans l'usage des biens énergétiques sont à promouvoir. Cette mutation appelle à redécouvrir le sens profond de la Création. Celle-ci est un don à respecter. Louer et contempler permettent d'en user justement pour mieux en jouir.² Les générations futures nous en seront reconnaissantes.

Pour ce faire, une foncière sympathie pour le monde dans lequel nous vivons est requise. Ignace a saisi l'unité qui lie l'ensemble des mystères de la foi, les réalités du monde et de l'Histoire.³ Loin des sirènes tentatrices qui incitent à fuir ce monde globalisé pour se réfugier dans une illusoire citadelle identitaire, nationale ou religieuse, le vrai mystique est celui qui, éprouvant la bonté et la beauté des choses, voit qu'elles éclairent plus loin qu'elles-mêmes. Qu'elles ouvrent à n'en plus finir à l'Infini. Dans un monde qui ne cesse de changer en revêtant de nouveaux oripeaux, allier la mobilité intellectuelle à une sensibilité formée par le goût de Dieu, c'est répondre toujours plus adéquatement aux défis contemporains.

C'est ce que vit modestement la petite Eglise d'Algérie, au milieu de ses frères et sœurs musulmans. Elle ne cherche pas à convertir mais à témoigner de cet événement de l'Histoire qui décrit la naissance de l'Enfant dans des conditions modestes. Accueillant ceux qui l'accueillent, elle peut découvrir que certains d'entre eux font l'expérience d'une Présence à l'intime de leur cœur.⁴ Cette ouverture leur permet d'aller plus loin, de se trouver eux-mêmes en même temps qu'ils découvrent un Dieu qui les aime dans une absolue gratuité. Qu'elle soit vécue sous le mode d'une présence au monde plutôt que d'un retour à l'origine, confirme que l'Espérance travaille le réel.

Celui de 2012 ne sera pas fait de cataclysmes et de fin du monde. Notre milieu si humain ne devient-il pas divin lorsque nous répondons à l'Appel ? Qu'il soit celui de l'Enfant qui vient habiter aussi bien nos pauvretés que les poussières d'étoiles que nous sommes est la Bonne Nouvelle de Noël.

Luc Ruedin s.j.



- 1 • Voir **Philippe de Rougemont**, *Pour sortir du nucléaire*, aux pp. 23-26 de ce numéro.
- 2 • Voir **Claude Ducarroz**, *Ecologie évangélique*, aux pp. 20-22 de ce numéro.
- 3 • Voir **Pierre Emonet**, *Le style jésuite*, aux pp. 9-12 de ce numéro.
- 4 • Voir **Paul Desfarges**, *L'Eglise d'Algérie*, aux pp. 13-17 de ce numéro.

■ Commentaire

Enfin un nouvel évêque !

Depuis le 3 novembre 2011, le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg a enfin un nouvel évêque à sa tête, après 400 jours de vacance. Nous pouvons être reconnaissants au Père Charles Morerod, 50 ans, d'avoir accepté cette charge, à savoir, d'après le droit canon, de remplir les fonctions de gouvernement, d'enseignement et de sanctification. Tout un programme quand on sait les défis et les tâches qui l'attendent : sécularisation prononcée, manque de prêtres et de séminaristes, revitalisation du dialogue œcuménique et du dialogue interreligieux, réorganisation du diocèse, adaptation aux droits cantonaux, transmission auprès du Vatican du particularisme suisse toujours mal compris par Rome, gestion des questions sociales et politiques qui se posent à notre Eglise, gestion administrative interne, finances, etc., etc. De quoi avoir le tournis. Remercions aussi en passant l'ordre des dominicains de Suisse qui a accepté de se défaire de l'un de ses grands théologiens.

Car Mgr Charles Morerod o.p. est un théologien réputé. Son point fort et ce qui l'anime, c'est enseigner, transmettre. Son cursus académique est impressionnant : études à l'Université théologique de Fribourg et à l'Institut catholique de Toulouse et obtention d'un doctorat en théologie et d'un doctorat en philosophie ; enseignement à la Faculté de théologie de Fribourg, de Lugano et à l'Université pontificale Saint-Thomas d'Aquin (l'Angelicum de Rome), dont il était d'ailleurs le recteur jusqu'ici.

En 2009, Benoît XVI l'a nommé en outre secrétaire général de la Commission théologique internationale et consultant de la Congrégation pour la doctrine de la foi pour les questions œcuméniques. Il a été chargé de missions délicates : dialogue avec les anglicans, avec les orthodoxes et avec la Fraternité Saint Pie X. Depuis 2008, il est aussi directeur du Programme d'études catholique romain de l'Université Saint-Thomas (St Paul Minnesota, USA).

En ce qui concerne un autre volet de sa charge, le « gouvernement », Mgr Morerod admet que l'expérience lui manque encore. Il a certes été vicaire à la paroisse Saint-Paul à Genève, mais pas très longtemps. Aussi se laisse-t-il le temps de l'apprentissage, de la rencontre avec son « équipe », de l'écoute et de la concertation pour les questions plus pratiques et concrètes.

Lors d'une rencontre avec la presse, à Genève, le 15 novembre, il a courageusement joué le jeu des questions et réponses. A propos du dialogue avec les autres confessions et les autres religions, il a déclaré que le dialogue interreligieux est plus aisé que le dialogue œcuménique, dans le sens que « dans le dialogue interreligieux, on vise moins l'unité qu'une connaissance mutuelle et l'établissement de relations pacifiques ».

de d. à g. :
Mgr Morerod,
G. de Simone-Cornet,
« Echo magazine »,
L. Bittar, « choisir »



Concernant l'œcuménisme, il se dit personnellement prêt non seulement à entrer en dialogue avec qui en fera la demande mais aussi à initier la démarche. Notamment avec les évangéliques, qui savent rappeler l'essentiel de l'Évangile. Concernant les Réformés, regrettant que jusqu'ici on se contente d'un dialogue au coup par coup, le nouvel évêque a expliqué vouloir discuter avec les protestants du but ultime de l'œcuménisme. Pour les catholiques, « c'est la pleine unité visible de tous les chrétiens qui participent à la même communion ». La question se pose donc clairement : que se passerait-il si les chrétiens, dans leur diversité, ne comprennent pas tous la communion de la même façon ? Ce qui est tout de même fort probable... Faut-il comprendre de la réflexion de Mgr Morerod qu'il faudra se contenter alors de vivre ensemble poliment côte à côte ?

Autre sujet qui risque de laisser sur leur faim les tenants d'une Eglise en renouvellement perpétuel : la question de l'accès aux femmes à la prêtrise. Interrogé sur cette question, Mgr Morerod s'est contenté de rappeler que le Christ ne s'est entouré que d'apôtres hommes. Pourquoi ? Mystère... Analyses sociologiques et historiques ne pouvant aboutir qu'à des interprétations quant aux intentions de Jésus, l'Eglise préfère, dans ce cas précis et particulier, se contenter de suivre le choix du Christ. Argument de tradition et de pouvoir. Comme l'a dit en passant Mgr Morerod, interrogé sur un autre point, « le vœu d'obéissance est difficile à observer quand on doit prendre des décisions »...

Bien d'autres questions délicates attendent notre nouvel évêque dont l'une, et non des moindres, le développement de la communication avec la base de son Eglise. Benoît XVI est souvent malmené par la presse suite à une mau-

vaise gestion de la communication, a affirmé Mgr Morerod. Notre évêque devra s'en souvenir. Et se familiariser avec l'idée que le peuple est prêt à comprendre et accepter beaucoup, pour peu que ses guides lui parlent franchement, qu'ils lui exposent clairement et avec humilité leurs difficultés objectives, leurs doutes. Bref, quand ils présentent une Parole incarnée dans notre fragilité humaine. Et quand la sincérité s'accompagne en sus de l'intelligence, de la connaissance et de la confiance en l'Esprit, comme Mgr Morerod en témoigne, bien des « miracles » deviennent possibles.

Lucienne Bittar

■ Info

Fin d'un mandat de la FEPS

La Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) abandonne son rôle d'observateur des vols de retour forcé des requérants d'asile déboutés (voir *choisir* n° 622, octobre 2011, pp. 22-23). Elle avait accepté pour six mois, à la mi-juin, ce mandat de l'Office fédéral des migrations. Mal compris par la base, ressenti parfois comme une trahison de son engagement auprès des migrants, la FEPS estime avoir néanmoins rempli sa fonction. Au total, une quinzaine de vols spéciaux ont été accompagnés par les observateurs de la FEPS. On attend le bilan de cette expérience. (*apic/réd.*)

■ Info

Mission remplie au Kivu

Après quatre ans d'engagement à Rutshuru, dans la province du Nord Kivu (est du Congo), le Jesuit Refugee Service (JRS) a officiellement ralenti ses

programmes éducatifs et d'assistance d'urgence. Durant ces quatre ans, plus de 17 000 personnes - des déplacés et des membres des communautés locales - ont été assistés, des écoles ont été construites, des enseignants formés. La responsabilité de la promotion de l'éducation locale et du bien public a été transférée petit à petit aux communautés et aux autorités locales. « Nous laisserons une population déplacée bien intégrée dans la communauté locale. (...) Le principal objectif du JRS, accompagner les personnes déplacées vers l'autonomie, est atteint », a expliqué Joseph Mwendanga, directeur du Programme du JRS à Rutshuru. (*Dispatches* n° 307)

■ **Commentaire**

Une autorité mondiale

Le 25 octobre, le Conseil pontifical *Justice et Paix* a présenté une note : *Pour une réforme du système financier et monétaire dans la perspective d'une autorité publique à compétence universelle*. Cette note postule le caractère financier de la crise actuelle, la mondialisation et l'incapacité des Etats. La solution serait à chercher dans une autorité supranationale. En attendant, des propositions sont avancées : taxation des transactions financières, recapitalisation des banques, encadrement de l'activité du crédit et de l'investissement. Pour justifier son appel à une « autorité publique mondiale », le Conseil pontifical s'appuie sur les encycliques *Pacem in terris* (1963) de Jean XXIII et *Caritas in Veritate* (2007) de Benoît XVI. Mais cette note est insatisfaisante sur trois points. Sur le plan éthique, le Conseil pontifical confond le bien commun (sous-entendu de chaque membre de la commu-

nauté) avec l'intérêt général. Comme le rappelle le *Compendium* de l'enseignement social de l'Eglise, le bien commun est de la responsabilité de chacun à son niveau, individuel et/ou collectif. On ne peut en confier la réalisation à la seule puissance publique dont la responsabilité propre est celle de l'intérêt général.

Sur le plan politique, l'invocation du principe de subsidiarité (qui est un principe de morale sociale) ne peut remplacer la nécessaire organisation de contre-pouvoirs qui limitent les abus d'autorité.

Sur le plan économique, l'opposition économie réelle / économie financière est politiquement correcte mais économiquement simpliste.

Etienne Perrot s.j.

■ **Info**

Impunité : contribution de la Suisse

La Suisse a proposé au Conseil des droits de l'homme la mise en place d'un Rapporteur spécial pour la promotion de la vérité, de la justice, des réparations et des garanties de non-répétition, au sein du système des Nations Unies. Sa proposition a été acceptée le 29 septembre par près de 80 Etats.

L'adoption du mandat de Rapporteur spécial est un aboutissement majeur pour la Suisse, qui s'est engagée depuis plusieurs années dans ce domaine. Ce nouveau mandat devrait permettre aux Etats de mieux remplir leurs obligations en ce qui concerne la lutte contre l'impunité, servir de vecteur pour faire entendre la voix des victimes et assurer le respect de leurs droits. (*KoFF Newsletter* 102/réd.)

■ Info

Japon : sortir du nucléaire

Les évêques catholiques du Japon ont appelé leur gouvernement à fermer sans délai les centrales nucléaires du pays. Lors d'une conférence de presse tenue le 10 novembre à Sendai, le diocèse le plus touché par la catastrophe de Fukushima, ils ont présenté un document intitulé *Mettre fin à l'énergie nucléaire aujourd'hui : de la nécessité de prendre en compte la catastrophe provoquée par le tragique incident de Fukushima Daiichi*. Le gouvernement japonais a annoncé avoir renoncé à augmenter la part du nucléaire dans la production d'électricité, tout en autorisant le 1^{er} novembre dernier le redémarrage d'une centrale nucléaire dans le Kyushu. Les évêques japonais demandent une mesure définitive. Ils soulignent que leur pays arrive déjà à vivre avec très peu de centrales en fonctionnement : sur les 54 réacteurs installés, seuls 10 sont actuellement en activité.

Le Japon possède « une culture, une sagesse et une tradition pour lesquelles vivre en harmonie avec la nature » est un élément central, indiquent-ils. Le shintoïsme et le bouddhisme ont contribué à diffuser dans la société cet état d'esprit, « et dans le christianisme, nous avons également la volonté de vivre avec tempérance ». C'est pourquoi, poursuivent les évêques, chacun est appelé à changer radicalement son style de vie : « Le point essentiel est d'adapter nos comportements, qui sont excessivement dépendants de l'énergie nucléaire. C'est tout le Japon et les Japonais qui doivent repenser leur manière d'être. »

(apic/fides)

■ Info

Allemagne : non au diaconat féminin

Le Comité central des catholiques allemands (ZdK), la plus puissante organisation de laïcs en Allemagne, a voté le 18 novembre passé une résolution exigeant l'accès des femmes au diaconat, lors de son assemblée générale à Bonn. Les délégués ont rappelé que la diaconie dans l'Eglise est exercée de multiples manières par les femmes, raison pour laquelle les femmes diacones sont indispensables. Le ZdK a encore relevé la nécessité d'un changement de mentalités et de structures au sein de l'Eglise.

Les évêques allemands ont aussitôt rejeté ces revendications, ravivant les tensions entre évêques et laïcs dans le pays. Pour le Père Hans Langendörfer, secrétaire de la Conférence des évêques catholiques allemands à Bonn, la résolution du ZdK fait monter la pression et nuit au processus de dialogue entre les évêques et le ZdK.

Le président du ZdK Alois Glück a réfuté cette critique. « C'est notre devoir de faire entendre de telles demandes », a-t-il rétorqué, déplorant que la Conférence épiscopale allemande oublie ses propres positions. En effet, ce sont les évêques allemands eux-même qui, il y a trente ans, avaient incité à entreprendre un examen théologique de la question du diaconat féminin.(apic/réd.)

Les traits de la Parole

Petit, j'étais fasciné. En voiture, j'observais attentivement les traits de sécurité indiquant le milieu de la route cantonale. Captant mon regard, ils défilaient. Longs et espacés puis courts et rapprochés, ils signalaient la fin de la possibilité de dépasser. Apparaissait alors la fameuse ligne blanche interdisant toute velléité au conducteur impatient. En train, je faisais une expérience similaire avec les haies de peupliers qui jalonnaient la voie ferrée. Tout d'abord plantés proches les uns des autres, ils s'éspacèrent soudain jusqu'à ne plus laisser que l'horizon guider mon regard. Annonces, repères, balises, ces signes me donnaient l'impression de tracer un chemin que j'étais invité à suivre...

C'est un peu ainsi que je comprends les textes de la liturgie de l'Avent. Annonces mais aussi repères et balises sur le chemin qui mène à Celui qui vient.

« Prenez garde, veillez : car vous ne savez pas quand viendra le moment » (1^{er} dimanche).

La vigilance. Attitude essentielle à l'éveil. Le quotidien morose endort l'attention. Et puis soudain l'événement surgit, qui surprend au moment où l'on s'y attend le moins. Indispensable vigilance. Les anciens parlaient de la garde du cœur.

« Voici que j'envoie mon messenger devant toi, pour préparer ta route » (2^e dimanche).

La disponibilité. Eveillés, nous voici interpellés. Intimés à préparer le chemin du Seigneur. Comment ? Par le désir de dépasser nos propres divisions intérieures, ces doutes, hésitations, tergiversations qui nous paralysent et nous font dévier de la cible.

« Je suis la voix qui crie à travers le désert : aplanissez le chemin du Seigneur » (3^e dimanche).

L'écoute. Cette voix nous invite à descendre en nous, une descente toujours plus profonde, comme si la couche la plus cachée était aussi la plus vraie, la plus vive, la plus malléable à la Parole. Se dénouent alors les nœuds qui s'opposent au dynamisme de la vie. La voix aplanit la voie. Nous sommes libres...

« Je te salue, comblée-de-grâce, le Seigneur est avec toi » (4^e dimanche).

La chasteté. Libres pour recevoir le trait de feu en notre chair; l'annonce de l'Enfant qui fait toute chose nouvelle. Nous voici devenus accoucheurs et serveurs de la Parole.

Ces signes préparent notre cœur à recevoir le Mystère. En pointillé, la Parole de Dieu, traits espacés ou rapprochés selon son écho dans notre vie, nous découvre l'horizon qu'elle annonce. Que cette ligne pointant l'Infini s'inscrive en continu dans notre vie, et nous voici au cœur de la Parole silencieuse prononcée durant la nuit étoilée de Noël.

Luc Ruedin s.j.

Le style jésuite

Sympathie et mobilité

●●● **Pierre Emonet s.j.**, Zurich
Provincial de Suisse

La manière de procéder de la Compagnie trouve son fondement dans l'expérience même de son fondateur. Au cours de sa conversion, à Manrèse, Ignace fait une expérience pédagogique. Dans son récit autobiographique, il raconte à la troisième personne : « En ce temps-là, Dieu se comportait avec lui de la même manière qu'un maître d'école se comporte avec un enfant : il l'enseignait. »¹ Cet enseignement, Ignace ne le recevait pas comme une leçon magistrale tombée du ciel, mais à travers l'attention qu'il portait à ce qu'il vivait.

De son expérience, Ignace va déduire une série de principes méthodologiques et pédagogiques qui vont caractériser sa manière de procéder lorsqu'il s'agira d'aider des hommes et des femmes à trouver leur chemin, c'est-à-dire à devenir libres et responsables de leur vie.

Un événement majeur a particulièrement marqué le nouveau converti, une sorte d'illumination qui l'a saisi et bouleversé au cours d'une promenade sur les bords du Cardoner, une rivière des environs de Manrèse. « Les yeux de son entendement commencèrent à s'ouvrir. Non pas qu'il vit quelque vision, mais il

comprit et connut de nombreuses choses, aussi bien des choses spirituelles que des choses concernant la foi et les lettres, et cela avec une illumination si grande que toutes ces choses lui paraissaient nouvelles. »²

Dieu en toutes choses

Dans une sorte de « vision synthétique »,³ Ignace a saisi l'unité qui lie l'ensemble des mystères de la foi, les réalités du monde et l'Histoire. Jérôme Nadal, son confident, écrit : « Les yeux intérieurs de son entendement s'ouvrirent avec une lumière si intense et si abondante, qu'il eut l'intelligence et la connaissance des mystères de la foi et des choses spirituelles et même de ce qui concerne les sciences ; au point qu'il lui semblait qu'il percevait la vérité de toutes les choses d'une façon nouvelle et avec une intelligence très claire... comme s'il avait vu la cause et l'origine de toutes choses. »⁴ Pour Diego Lainez, un autre de ses proches, Ignace « commença à porter sur toutes choses un regard nouveau ».⁵

En quoi consistait la nouveauté de ce regard ? Comprenant que Dieu est le Créateur de la nature comme l'auteur de la grâce, Ignace ne pourra désormais plus séparer les deux ordres. En saisissant dans un même mouvement les réalités spirituelles et profanes, il

Ignace de Loyola n'a pas légué un héritage théologique ou philosophique spécifique à la Compagnie de Jésus. Cependant, si les jésuites n'ont jamais professé une doctrine théologique unique, on retrouve d'une façon générale chez eux un style ou une manière de faire qui caractérise la Compagnie. Ignace s'y référait régulièrement en renvoyant ses compagnons à ce qu'il appelait « Notre manière de procéder ». De quoi s'agit-il ?

1 • **Ignace de Loyola**, *Ecrits*, « Récit », n° 27.

2 • *Ibid.*, n° 30.

3 • Le mot est de Pedro Leturia.

4 • **MHSI**, *Fontes Narrativi*, II, 239-240.

5 • « Lettre du 16 juin 1547 », *Fontes Narrativi*, I, 81.

abolit le clivage entre le monde d'en bas, celui des hommes, et le monde d'en haut, celui de Dieu, entre le sacré et le profane, entre l'ordre de la grâce et celui de la nature. Aussi va-t-il établir comme un *Principe et Fondement* de sa démarche le fait que toute réalité, toute situation, toute rencontre, toute circonstance peut être le lieu de la présence de Dieu, l'occasion d'aimer et de servir. C'est pourquoi il accordera toujours une grande importance non seulement aux vertus spirituelles, mais aussi aux vertus naturelles et aux qualités humaines.

A une époque où la société changeait de paradigme, passant d'une conception médiévale, illustrée par la scolastique, au modèle inspiré par la Renaissance, Ignace propose, non pas théoriquement mais par sa pratique, une nouvelle synthèse anthropologique et théologique en affirmant l'unité entre la dimension humaine et chrétienne de la personne. L'homme accède ainsi au statut de sujet responsable, autonome, libre et maître de ses décisions, capable de trouver la volonté de Dieu inscrite en lui et non pas quelque part au-dessus de lui.

Ignace, qui n'est pas un enseignant mais un pédagogue, ne développe pas une théorie ni n'élabore une théologie. Il se contente d'accompagner des personnes dans leur croissance spirituelle et humaine en les aidant à se libérer des superstructures génétiques, sociales, religieuses, morales, qui les conditionnent et les réduisent à n'être que des robots bien programmés,⁶ pour devenir les artisans de leur propre liberté. Un mot de Nadal résume bien son projet pédagogique : il veut aider les personnes à « trouver Dieu en toutes choses ». Cette manière de procéder exige deux attitudes qu'il souhaite voir chez tous ses compagnons : la capacité de porter

un regard positif sur les réalités terrestres et une grande mobilité spirituelle et intellectuelle.

Une mystique de sympathie

Puisque Dieu est à l'œuvre à travers l'Histoire, Ignace aborde de manière positive et bienveillante toute réalité terrestre. Loin de fuir le monde comme les Pères du désert ou les moines, il porte un regard contemplatif et optimiste sur le monde de son temps, où il y voit le lieu du service et de l'adoration. Karl Rahner parle d'une « mystique de sympathie pour le monde » (*Mystik der Weltfreudigkeit*). Dans les *Exercices*, contemplant le mystère de l'Incarnation, Ignace invite le retraitant à voir comment Dieu se penche avec amour et compassion sur le monde de son époque, le monde du siècle d'or espagnol⁷ : que le retraitant s'efforce de regarder son propre monde avec les yeux de Dieu. Teilhard de Chardin est un bon exemple de la manière ignatienne de regarder le monde.

Qui prétend trouver Dieu en toutes choses et veut aider d'autres à y parvenir, doit faire preuve de disponibilité, de mobilité intellectuelle et spirituelle pour rejoindre l'autre sur son propre sillon. Affranchi de schémas a priori ou de dogmatismes en tous genres, il doit être un homme libre, prêt à s'engager là où il comprendra que Dieu l'appelle. Ignace s'explique en prenant l'exemple du fléau d'une balance bien équilibrée, qui, à la moindre sollicitation, est prêt à se pencher d'un côté ou de l'autre.

6 • Le mot est de Maurice Zundel.

7 • *Exercices*, n° 101 sv. : « Contemplation sur l'Incarnation ».

Ignace aimait d'ailleurs à se définir comme un pèlerin, un homme en marche, pas seulement géographiquement ou physiquement mais intellectuellement, spirituellement, culturellement, capable de s'intéresser à tout ce qui bouillonnait dans le monde de son époque, prêt à se porter là où il espérait servir le plus efficacement possible.

Cette disponibilité suppose d'entrée de jeu une attitude de sympathie et une disposition à ne pas juger a priori. Au début des *Exercices*, au moment où une personne va se mettre en route pour trouver son chemin, Ignace rappelle un principe qui lui tient d'autant plus à cœur qu'il a été neuf fois victime de mauvais procès et de dénonciations auprès de l'Inquisition : « Un bon chrétien doit être plus enclin à sauver les propos de son prochain qu'à les condamner. Et s'il n'arrive pas à les justifier, qu'il demande à l'autre ce qu'il a voulu dire, et s'il a l'impression qu'il se trompe, qu'il l'aide avec amour à voir clair. »⁸ Seul celui qui est capable de se questionner sur sa propre vision du monde et de l'Histoire y parviendra. Tout dogmatisme exclu, il est convaincu que l'autre, quel qu'il soit, même l'adversaire, peut l'aider à progresser vers la vérité. Le conseil reste d'une brûlante actualité à une époque où la société s'organise selon un nouveau paradigme (évolution, sécularisation) qui remet si profondément en cause l'explication du monde dont nous sommes issus.

Le respect de l'autonomie de la personne à laquelle Ignace s'adresse ne signifie pas qu'il adopte une position parfaitement neutre. Il est conscient qu'il a devant lui des personnes qui ne sont pas simplement destinées à disparaître,

mais qui ont un destin transcendant. Porteur d'une foi, d'une vision particulière du monde et de l'histoire et d'une échelle des valeurs inspirée par l'Évangile, il veut « aider les âmes ».

Attention à l'histoire

Le travail des jésuites, notre manière d'aider les autres, de les accompagner sur le chemin de leur liberté, est certainement inspiré par la foi chrétienne. Nous ne pouvons pas la passer sous silence. Respectueux de la liberté d'autrui, nous ne cherchons pas à faire du prosélytisme, mais notre engagement pour la justice, pour la paix, la tolérance, le respect des personnes, l'unité, en un mot, pour le message du Christ, donne certainement une coloration particulière à notre manière d'agir.

Cinq démarches caractérisent notre « manière de procéder », héritée de St Ignace. *L'attention portée à l'histoire* tout d'abord. Dans les *Exercices*, au début de chaque oraison, Ignace recommande au retraitant de se « rappeler l'histoire » qu'il a à contempler. Cette attention à l'histoire est un des traits de son réalisme. Qui prétend aider une personne à faire un pas vers la liberté et l'autonomie, doit commencer par connaître la réalité d'autrui, son contexte de vie, les conditionnements qui pèsent sur ses décisions, les expériences qui influent sur son imaginaire. Ce

Ignace de Loyola



8 • *Exercices*, n° 22.

qui exige de la personne qui s'adresse à une autre une bonne dose de souplesse, une grande liberté intérieure et la capacité d'opérer un déplacement. Celui qui prétend savoir d'avance ce qui convient à son interlocuteur est un aveugle qui conduit un autre aveugle.

Expérimenter ou sentir et goûter intérieurement. Dans les *Exercices*, Ignace rappelle qu'il est important que le retraitant réfléchisse et « sente » par lui-même les choses, « car ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement ». ⁹ Il ne suffit pas de s'adresser à la seule rationalité d'une personne, en lui servant leçons et explications, encore faut-il solliciter sa capacité d'expérimenter par elle-même ce qu'elle vit, en la rendant attentive aux divers mouvements constructifs ou destructifs qui l'agitent intérieurement. Le chemin qu'elle cherche se trouve en elle et ne doit pas être parachuté de l'extérieur.

Vérifier en confrontant l'esprit à la lettre. Qui ne veut pas être victime d'un subjectivisme de mauvais aloi doit confronter son expérience personnelle à la réalité sociale, c'est-à-dire aux besoins des hommes et des femmes auxquels il est envoyé. Ignace avait commencé par s'en aller « seul et à pied ». Bientôt, il a éprouvé le besoin de réunir des compagnons pour discerner ensemble les besoins de la société contemporaine, les « signes des temps », pour reprendre une expression du concile Vatican II. Ne doutant pas de ses intuitions, persuadé qu'il pouvait faire l'expérience de Dieu sans intermédiaire, il a tout de même toujours pris soin de vérifier l'esprit qui l'animait à la lettre de l'institution, même lorsque cette dernière lui faisait de mauvais procès.

Décider et réexaminer

Décider. Au terme des *Exercices*, au moment d'introduire le retraitant dans une oraison mystique, il lui rappelle que « l'amour doit se mettre dans les actes plus que dans les paroles » et que « l'amour consiste en un échange réciproque ». ¹⁰ Il ne suffit pas de voir clair, il faut décider et faire. Existentialiste avant la lettre, Ignace estime que l'homme se réalise dans l'action.

Evaluer ou remettre en question. Une des pratiques essentielles d'Ignace est ce qu'il appelle « l'examen » c'est-à-dire l'habitude de faire régulièrement le point pour vérifier s'il tient toujours le cap et si son action se déroule en conformité avec la décision prise. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je vais faire ? Il s'agit de tirer des leçons de ce qui a été vécu, pour pouvoir continuer ou entreprendre du nouveau. Cette continuelle remise en question lui permet, le cas échéant, de réorienter son action et de s'ouvrir à de nouvelles expériences.

Une pratique incontournable pour qui ne veut pas se contenter de répéter des vieux schémas et rester prisonnier de structures ou de méthodes qui ne répondent plus aux besoins du monde contemporain.

P. E.

Joyeux Noël
et
Bonne Nouvelle Année !

9 • Ibid., n° 2.

10 • Ibid., n°s 230-231.

L'Eglise d'Algérie

En lien avec son peuple musulman

●●● **Paul Desfarges s.j.**, *Constantine*
Evêque de Constantine et d'Hippone

L'Evangile de Jean nous rapporte, juste avant le geste du lavement des pieds, comme le résumé de toute la vie de Jésus : « Ayant aimé les siens qui sont dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1). Cette parole s'applique à la vie de notre Eglise en Algérie. Le film *Des hommes et des dieux* a montré cet engagement. Les moines de Tibhirine, non sans combat intérieur, sont restés. Il vaudrait mieux dire : ils ne pouvaient pas partir... L'amour qui les avait conduits là, en alliance de vie avec leurs voisins et toute la population, « priants au milieu d'autres priants », les tenait pour qu'ils aillent jusqu'au bout. « Le Christ a tellement aimé l'Algérie, déclara un jour Christian de Chergé, qu'il a donné sa vie pour elle et les nôtres à sa suite. »

Il en est ainsi de toute Eglise et de toute l'Eglise, corps du Christ. Du même mouvement d'amour que le Père a envoyé le Fils, donné son Fils au monde, le Christ a donné son Eglise au peuple auquel elle est envoyée.

La Crèche est une belle icône pour essayer de dire la vocation et la mission de notre petite Eglise de Constantine et d'Hippone. Accueilli dans la lumière de Pâques, le mystère de Noël révèle l'événement central de l'Histoire en

train de se faire dans notre histoire : la naissance de Jésus chez les siens. L'envoi du Fils chez les siens se continue en ses disciples qui, en Eglise, font signe et participent à la venue du Verbe de Dieu dans la chair de son peuple.

A Noël, il nous est dit que « Marie le déposa dans une mangeoire ». Notre petite Eglise est dans la mangeoire. L'Esprit et Marie nous déposent et nous disposent, faisant de nos vies des vies livrées par amour, confiantes dans l'amour de ceux qui nous accueillent, acceptant à l'avance des refus inéluctables. Nous essayons de vivre cela dans un quotidien qui est souvent beaucoup plus terre à terre.

« Et le Verbe se fait Frère... »¹

Que se passe-t-il à la Crèche ? Non pas d'abord un événement à caractère religieux - on est loin du Temple et même d'une synagogue. Au cours d'un recensement - un événement de l'Histoire -, on assiste à la naissance d'un enfant dans des conditions modestes et à la visite de petites gens, proches d'abord, puis venant de loin et même du monde entier. Telle est la condition de notre Eglise : une petite famille à qui un enfant a été confié, qui crée des liens amicaux, fraternels avec ses voisins et qui s'enrichit de gens qui vien-

La vie de l'Eglise d'Algérie a suscité ces dernières années un intérêt, une attention, sans proportion avec sa petitesse et ses moyens humains si limités. Les années noires ou rouges qu'a connues le pays, la mort de ses « martyrs », dont ceux des moines de Tibhirine, y est pour quelque chose. Pourquoi des prêtres, des religieux dans un pays majoritairement musulman ? Que fait une Eglise dont la plupart de ses membres sont des étrangers ?

1 • Une expression de Christian de Chergé. Voir la recension de l'ouvrage s'y rapportant, à la p. 39 de ce numéro.

nant de loin. Il se passe ainsi ce qui se passe en toute rencontre humaine vraie, comme une naissance d'humanité. L'amitié, la fraternité fait grandir en humanité. L'Église, en lui et à sa suite, poursuit cette présence d'amour fraternel avec tous. Même s'il peut arriver que nous soyons incompris ou suspectés d'arrière-pensées, l'Église, comme son Seigneur, est habitée par un mouvement d'amour qui l'entraîne de façon irrésistible à la rencontre de tous, parce qu'elle aime de l'amour même de Dieu qui va à la rencontre de chacun pour l'inviter, s'il le veut bien, à une intimité réciproque. « L'homme est la première route et la route fondamentale de l'Église »,² à la suite de son Dieu passionné de la rencontre avec sa créature. En venant chez les siens, Jésus s'est fait frère de tous. Les paroles et l'enseignement de saint Augustin sont toujours d'une étonnante actualité et gardent en Algérie une saveur particulière. « Pour nous, vivre c'est aimer », explique-t-il en commentant le Psaume 54. « Commencez par aimer... Donnez de l'extension à votre amour... », développe-t-il à propos du Psaume 90.

« Des hommes et des dieux »

Aimer Dieu et aimer son prochain sont un même et unique amour. L'un est la vérité de l'autre. Celui qui aime est en Dieu et Dieu est en lui.

Hospitalité réciproque

Dans les rencontres d'humanité, au niveau de l'humain tout simple, loin de tout langage confessionnel, nous sommes déjà dans une *annonce réciproque* d'une Bonne Nouvelle. Seule compte la rencontre de l'autre pour lui-même : « Je suis heureux de te connaître, toi, tout simplement. » Les appartenances nationales, religieuses, les séquelles de l'histoire ne sont pas niées mais deviennent des éléments de la personnalité de cet autre que je suis heureux de rencontrer et qui est heureux aussi de me rencontrer, bien au-delà des représentations que nous pouvons nous faire l'un de l'autre, à travers la nationalité, la religion, l'histoire.

C'est cette rencontre d'humanité, nous le constatons ici en Algérie, qui permet de refaire le lien quand l'appartenance au groupe des disciples de Jésus crée une distance avec un enfant du pays. Quand il s'agit d'étrangers, le cri qui jaillit du cœur peut s'énoncer ainsi : « Je suis heureux que tu sois toi et de te rencontrer ; j'ai bonheur de ta vie. » Et quand il s'agit d'un enfant du pays, cela se dit parfois : « Tu es toujours mon fils, mon frère, ma sœur, mon ami. »



2 • Jean Paul II, encyclique *Redemptor hominis*, 14.

Pour tout disciple de Jésus dans notre pays, avant tout agir, avant toute activité pastorale, humanitaire, caritative, culturelle ou autre, il y a à vivre une attitude de fond que l'on peut nommer « l'hospitalité réciproque » : nous accueillons celui qui nous accueille, nous apprenons à nous traiter en frères les plus bienveillants.

Cela ne va pas sans souffrances et combats intérieurs. Des entraves sont actuellement mises à la vie de notre Église, comme les difficultés pour les prêtres et les religieuses pour obtenir des visas. Certains refusent notre présence et nous ne sommes pas nous-mêmes sans étroitesse ni petitesse. Mais aujourd'hui comme hier, notre Église ne peut rester fidèle à son Seigneur si elle n'est pas une Église de la rencontre, de l'amitié, de la fraternité, sans frontière, sans barrière.

« Ta foi est grande... »

Dans un moment du monde tenté par la violence interreligieuse, au sein d'une tension entre des pays de l'islam et l'Occident, notre petite Église d'Algérie est porteuse d'un témoignage. Non pas un témoignage de tolérance ou de simple coexistence entre chrétiens et musulmans, mais bien d'une rencontre spirituelle qui va parfois jusqu'à l'admiration de la foi de l'autre, à l'exemple de Jésus dans l'Évangile s'émerveillant de la foi du centurion romain ou de la Cananéenne.

Il est donné en effet aux chrétiens d'Algérie de rencontrer des musulmans et des musulmanes dans leur quête

spirituelle et croyante. La grâce est ainsi faite à beaucoup de s'approcher de ce que Jean-Mohamed Abd El-Jalil a appelé les « aspects intérieurs de l'islam ».³ Lui-même venant d'une famille musulmane n'a eu de cesse d'aider ses nouveaux frères chrétiens à mieux connaître l'islam dans sa dimension spirituelle.

Qu'on me permette ici une référence plus personnelle. Un jour une personne vint me voir. Elle traversait un moment difficile dans sa vie et elle désirait me confier quelque chose qui l'étonnait : « Au milieu de toutes mes difficultés, il m'arrive de vivre des moments de calme, de paix profonde. Parfois c'est comme un mouvement intérieur, une poussée en avant, et parfois - j'ose vous le dire - c'est comme une présence. » Cette personne, musulmane, me demandait comment il était possible de mieux rejoindre cette vie intérieure dont elle était la première surprise.

Cette grâce de la rencontre, nous la vivons alors que les courants musulmans fondamentalistes et légalistes sont très influents dans notre pays, y compris dans la sphère politique. Dès la Crèche, il y a ceux qui la reçoivent et il y a ceux qui la refusent.

Saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, montre comment se mêlent en permanence le travail de Dieu et le travail de la grâce dans notre histoire humaine (celle des empires). L'amour de Dieu - l'attrait de Dieu - et l'amour du monde - l'attrait du monde - sont toujours mêlés. « L'amour de Dieu crée Jérusalem ; l'amour du siècle crée Babylone », écrit saint Augustin.

Le salut, c'est le don de la vie même de Dieu, et Dieu se donne en son Fils. Mais le salut s'accomplit dans une Histoire, celle de l'avènement du Fils, dans et avec l'avènement des fils et

3 • Paris, Seuil 1949. Le Père Abd El-Jalil était un musulman marocain, converti au christianisme et devenu franciscain. (n.d.l.r.)

des filles de Dieu. Cette Histoire de l'amour de Dieu pour l'homme, Teilhard de Chardin l'appelle « amorisation ». Nous sommes dans ce temps de l'enfantement de Dieu dans le monde où il vient faire sa demeure. Le salut est en marche, à la merci de l'accueil et du refus de chacun des enfants des hommes. Dans cette Histoire, il y a le niveau des libertés personnelles, il y a celui des religions et des grands courants de pensées, des philosophies, sagesses et idéologies. L'islam appartient à cette Histoire.

Élan intérieur

Certains théologiens continuent d'essayer de situer la place de l'islam dans le dessein de Dieu. Mais notre Église d'Algérie rencontre moins l'islam que les musulmans. Nous aimons reprendre cette affirmation du concile Vatican II : « Associé au mystère pascal, devenant conforme au Christ... le chrétien va au devant de la résurrection. Cela ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien *pour tout homme de bonne volonté, dans le cœur desquels invisiblement agit la grâce*. En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal » (*Gaudium et Spes* 22). L'islam, qui se rattache à une révélation historique se référant à Abraham, demeure habité par un élan intérieur. La foi en un Dieu personnel et Créateur, la certitude que l'Esprit d'amour travaille du dedans des cœurs, permettent cette vie spirituelle que l'on constate chez les mystiques. Les grands qui ont pu écrire au sujet de leur relation à Dieu, mais

aussi chez bien des gens simples, ordinaires, qui témoignent d'un abandon confiant à la volonté divine. Nous en sommes parfois émerveillés ici, en Algérie, dans le quotidien de nos jours. C'est bien pourquoi l'Église a pu dire « qu'elle regarde avec estime les musulmans qui adorent le Dieu Un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, qui a parlé aux hommes. Ils cherchent à se soumettre de toute leur âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés, comme s'est soumis à Dieu Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers » (concile Vatican II, *Nostra Aetate* 3).

Le pape Jean Paul II disait aux jeunes Marocains réunis dans un stade à Casablanca, en août 1985 : « La loyauté exige que nous reconnaissons et respections nos différences. La plus fondamentale est évidemment le regard que nous portons sur la personne et l'œuvre de Jésus de Nazareth. Vous savez que pour les chrétiens, ce Jésus les fait entrer dans une connaissance intime du mystère de Dieu et dans une communion filiale à ses dons, si bien qu'ils le reconnaissent et le proclament Seigneur et Sauveur. »

Or il se trouve, depuis quelques années, sans aucune volonté prosélyte de sa part, que notre Église a la « divine surprise » d'accueillir quelques nouveaux disciples, enfants du pays. Chacun à sa manière, selon des chemins et des itinéraires très différents, refait l'expérience centrale de saint Augustin : celle d'une présence éprouvée à l'intime du cœur profond. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi nombre de ceux qui viennent d'une famille musulmane ne disent pas d'abord qu'ils ont changé de religion en devenant chrétiens. Ils parlent d'accomplissement, d'une ouverture qui leur permet d'aller plus loin, de se trouver eux-mêmes en même temps

qu'ils découvrent un Dieu qui les aime dans une absolue gratuité. L'une d'entre elles disait : « Avant je priais, je croyais en Dieu, je pratiquais... J'avais des valeurs, j'aimais ma famille qui m'aimait... Mais j'ai entendu : aimez vos ennemis. Quelle avancée ! J'ai découvert que Dieu aime tous les hommes. Il n'aime pas que les musulmans. Alors, quelle ouverture du cœur et quel appel à aller plus loin ! »

La joie partagée avec celui qui a attrapé « la maladie de Jésus », selon l'expression d'Ibn Arabi, mystique musulman, aide à porter les peines inévitables rencontrées sur ce chemin. Nous comprenons les souffrances des quelques personnes qui, dans l'entourage de ces nouveaux disciples, sont mises dans la confiance. Il y a de part et d'autre un déchirement à vivre. Le dialogue islamo-chrétien est mis à l'épreuve. Certaines difficultés de notre Eglise sont peut-être liées à cela. Mais un chemin lent et douloureux peut se faire lorsque l'authenticité intérieure, de part et d'autre, conduit au respect réciproque du mystère des consciences.

Ces nouveaux disciples sont très peu nombreux, mais ils nous disent quelque chose du travail de l'Esprit dont fait également partie cette quête spirituelle, quête de sens, dont nous sommes parfois faits confidents. Peut-être faut-il le rattacher aussi à la quête de liberté, de dignité, d'appartenance citoyenne, qui travaille bien des peuples de ce monde arabo-musulman en ce moment.

En lien spirituel

Nous pourrions titrer cet article : *Une Eglise en lien spirituel avec son peuple musulman*. Quelles que soient les raisons de leur présence en Algérie (la naissance, l'envoi d'une congrégation

ou d'une autre Eglise, le travail, des études comme pour les étudiants subsahariens, les chantiers internationaux, etc.), tous les chrétiens sont appelés à vivre l'Evangile dans la forme du lavement des pieds, dans le dialogue de la vie, dans la rencontre spirituelle. Pour les enfants du pays, il s'agit de ne pas se couper en formant un groupe à part, mais de préserver les liens avec la nation, la famille, les collègues, les voisins, comme des frères et des sœurs pressés du dedans par l'amour même du Christ.

Certains se livrent à une relecture de leur vie d'avant la rencontre de Jésus et reconnaissent le travail de l'Esprit chez un proche musulman, un père, une mère, un oncle ou une grand-mère, dont le témoignage de foi et de vie les a marqués. Le Saint-Esprit est bien le grand maître d'œuvre de l'Histoire sainte du salut du monde et du salut de chacun. Il est à l'œuvre dans le cœur des hommes pour les conduire au bonheur des Béatitudes. Sur ce chemin, certains trouvent appui dans leur foi musulmane, d'autres sont appelés par le Christ. Tous, les uns par les autres, les uns avec les autres, nous sommes appelés à l'abandon au Souffle dont on ne sait « ni d'où il vient, ni où il va ».

P. D.

Initiation aux exercices spirituels

**Samedi 28 janvier 2012,
de 9h30 à 18h30,
Château de Bossey, Céligny**

Inscriptions : gaetane.walckiers@gmail.com
Informations : louischristiaens@hotmail.com

Le cœur des anges

A. M. Z. poète et écrivain

Le hameau de Chandol était situé sur un plateau dominant la vallée où coulait le fleuve - lequel sortant souvent de son lit et inondant la plaine, rendait celle-ci peu productive. Là-haut, sur le plateau, la terre était bonne, et tout y prospérait. Une herbe douce pour le bétail, des légumes à profusion, des arbres fruitiers et même de la vigne. Les habitants y vivaient en autarcie, élevant de grands troupeaux, fabriquant du fromage et vendant de bonnes viandes. Ne possédant pas d'église, ils se rendaient chaque dimanche au village du bas pour la messe dominicale et avaient construit sur la crête un petit oratoire où ils pouvaient se réunir pour certaines fêtes. Par contre, ils avaient une école. Un instituteur engagé pour l'hiver s'occupait de tous les enfants entre six et quinze ans.

Cette année-là, l'instituteur venait d'une vallée éloignée et s'était installé dans le petit appartement jouxtant l'école, avec son fils de dix ans qui partageait ainsi la vie du hameau. C'est ce fils-là que je rencontrai dans son grand âge et qui me parla de ce qui suit.

« Moi, me confia-t-il, je n'ai pas pu écrire l'événement. (Le fils de l'instituteur pourtant était devenu écrivain, avait publié de nombreux livres et était devenu fameux au-delà même des frontières du pays.) Mais vous... comme conteuse, ce serait tout à fait dans vos cordes... Il serait bon, continua-t-il, que la mémoire ne se perde pas et je crois que j'en suis le dernier détenteur. » C'est ainsi qu'il me raconta...

« Cet hiver-là, il se mit à neiger dès la fin octobre et quand arriva la mi-décembre, le froid se fit si intense que la neige abondante qui s'était accumulée durcit comme de la glace. Impossible donc de se frayer un passage sur le sentier des gorges et de prétendre descendre à la messe de minuit. Les habitants décidèrent de se retrouver autour de l'oratoire car de là, on plongeait sur le village du bas et on pouvait bien distinguer l'église. On célébrerait ainsi la messe en communion avec les autres.

» A minuit moins dix, tout le monde était là, chaudement vêtu. La nuit était splendide. Un ciel bourré d'étoiles, une voie lactée lumineuse, une lune pleine. Une pure merveille. Les cloches de l'église se mirent à carillonner et quand elles cessèrent, l'enfant aveugle s'exclama : "Regardez !" Et pointant sa main, il indiquait une direction vers laquelle tous les regards se portèrent. Et chacun vit une étoile filante qui s'arrêta sur le clocher. "Oh ! dit encore l'enfant émer-

Conte tiré d'un livre
de Marie-Luce Dayer,
*Des chemins...
des maisons,*
à paraître aux
Editions Ouverture,

veillé, regardez ! Ce sont des anges qui descendent sur la queue de l'étoile." Et chacun les vit... très distinctement. Ils étaient tous vêtus de blanc et si on ne distinguait pas leurs visages, on voyait parfaitement leurs corps et leurs cheveux.

» Il y eut encore un son de cloche qui indiquait le début de la célébration. Puis l'enfant aveugle s'exclama : "Vous entendez ? Le chœur des anges !" Mais les gens n'entendaient pas. L'enfant se mit alors à chanter. Et ce qu'il chantait nous était parfaitement inconnu. D'où tenait-il pareilles mélodies et pareille poésie ? Il chanta... chanta... Jusqu'au moment où la cloche sonna pour l'élévation. Alors l'enfant se tut et tout le monde se recueillit, n'osant souffler mot tant ce qui était en train de se vivre était étrange. La cloche sonna la fin de l'élévation et l'enfant se remit à chanter. C'était d'une beauté incroyable. Sa voix était pure, claire, et ses mélodies tenaient du merveilleux. Enfin, toutes les cloches sonnèrent la fin de la cérémonie et peu après, les lumières de l'église s'éteignirent.

» Autour de l'oratoire, on se rassembla avec lanternes et bâtons pour regagner le hameau où on alla boire le vin chaud à l'école, que mon père, l'instituteur, avait préalablement chauffée. L'enfant aveugle, comme si de rien n'était, joua avec les autres, comme il en avait l'habitude.

» Personne ne souffla mot de ce qui s'était passé. Comme si en parler eût chassé l'émerveillement. Pourtant, chacun savait que ce qu'il avait vécu était vrai... Mais personne n'en parla jamais. Ce souvenir demeura comme une bulle pleine de lumière et de sons délicieux.

» Mon père ne retourna pas au hameau l'année suivante, il avait trouvé un autre poste beaucoup plus près de notre village. Quant à moi, je devins poète, écrivain, habité sans doute à jamais par la beauté de cette nuit d'hiver, dont je n'ai pas pu parler dans mes écrits. Pourtant, le souvenir est en moi comme un diamant. »

Pourquoi le vieil homme m'a-t-il raconté tout ça ? Avait-il perçu en moi la possibilité d'entrouvrir la bulle et de permettre une transmission ? Peut-être.

Marie-Luce Dayer

Ecologie évangélique

●●● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prévôt de la cathédrale

Au Seigneur, la terre et toute sa plénitude.

Le premier réflexe écologique, c'est de reconnaître que la terre et toutes ses richesses sont un cadeau de Dieu. S'il y a une création à respecter, c'est qu'il y a d'abord un Créateur à agréer. Tout s'origine dans cette constatation faite d'humilité et de gratitude.

Qu'avons-nous que nous ayons reçu, et le monde et la vie ? Les sciences les plus pointues et les techniques les plus efficaces partiront toujours d'un donné, à savoir l'existence de ce vaste univers qui nous précède et nous enveloppe, comme un sein maternel dans lequel nous avons tous « la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17,28). Il n'y a d'écologie fondée en ses ultimes profondeurs que dans l'accueil d'une donation par la divine générosité. D'une manière ou d'une autre, toutes les religions le disent, tel Israël au psaume 89 : « A toi le ciel, à toi aussi la terre. Le monde et sa richesse, c'est toi qui les fondas. »

Et tout le reste suit. A commencer par ce regard de contemplation qui culmine dans la louange.¹ Chaque fois que je m'arrête, stupéfait, devant les beautés du monde, chaque fois que jaillit de mon silence émerveillé un cri de félicitation pour Dieu, alors je prépare mon esprit à goûter en le respectant tout ce que le Père ne cesse d'offrir à ses enfants. Puisque « les cieux racontent la gloire de Dieu » (Ps 19,1), comment ne pas rendre grâce à l'auteur de tant de merveilles ? Oui, la splendeur du monde est chemin de découverte du mystère de Dieu.

Le livre de la Genèse, qui répète combien « tout cela était bon » (Gn 1), ajoute cependant une nouvelle fonction

à la création. Au sommet de celle-ci, comme le meilleur de cette œuvre d'amour, il y a l'émergence de l'être humain sous la forme d'un couple capable de donner la vie : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa et il leur dit : "Soyez féconds, multipliez"... » (Gn 1,27-28). Autrement dit cet Univers, rempli d'êtres inanimés et vivants, est destiné à l'humanité, comme l'écrin à la perle, comme le nid à l'oiseau. Car le dessein de Dieu, c'est que l'Homme, avec tous les instruments dont il est richement doté, maîtrise et utilise cet espace pour sa multiplication, sa croissance et son développement.

En accueillant d'abord ce monde comme un cadeau, l'être humain sait qu'il en est aussi le berger pour y trouver sa subsistance dans une juste utilisation de tout ce qu'il contient. Nous ne sommes pas sur la terre seulement pour contempler et prier. Nous sommes aussi là pour chercher, puiser et travailler. Pas à la manière d'un violent bulldozer qui se permettrait de semer ruines et morts sur son passage, mais à la façon d'un jardinier qui sait à la fois admirer ses fleurs, cultiver ses légumes et recueillir ses fruits.

1 • Voir à ce sujet la recension du livre de Falk Van Gaver, à la p. 36 de ce numéro.

A travers les progrès prodigieux des sciences et des techniques, c'est la maîtrise de l'Homme sur l'Univers qui grandit et s'affermi, conformément à sa vocation. Heureusement, les artistes et les poètes seront toujours là pour nous rappeler que les beautés de la terre sont encore plus nécessaires que ses utilités. Heureusement, des prophètes de la simplicité de vie viendront souvent nous démontrer que la qualité d'une existence sobre est meilleure que la quantité des biens matériels accumulés. N'empêche que notre devoir de locataires du monde doit continuer à s'exercer : emplir la terre et la soumettre, pour tirer de ce sol, parfois ingrat, ce qui doit nourrir nos corps, enrichir nos esprits, réchauffer nos cœurs. Sans jamais oublier que nous sommes ici-bas non pour défigurer mais pour transfigurer le monde, en un mot pour habiter notre maison, tout en dressant la table avec de bonnes choses à boire et à manger.

Un gérant délicat

Le bon gérant voit plus loin que le bout de son nez. Il pense aux générations futures, à laisser aux suivants une œuvre si possible encore plus belle. La solidarité impose que le partage des biens se fasse dans la justice et la paix, sans tomber dans l'égoïsme insatiable des nantis mais en organisant la redistribution correcte des fruits de la terre et du travail. Car il faut que personne ne soit oublié, exclu, mourant de misère au bord du chemin de l'Histoire. Ainsi donc les sentiers de la véritable écologie passent par la culture ouverte à tous, par la solidarité économique et finalement par l'amour fraternel.

L'Homme n'est pas un petit dieu prométhéen qui pourrait tout se permettre avec le jouet de la création. Son bonheur doit consister en la jouissance raisonnable des biens de ce monde, avec la joie supplémentaire d'inviter généreusement à sa table celles et ceux qui ont faim et soif, qui sont nus, qui manquent de toit, qui attendent encore leur tour de fête ou tout simplement leur morceau de pain et le verre de l'amitié. Tout un programme politique et social ! Si grâce au labeur de l'Homme, la nature monte vers la culture, il faut y ajouter le culte encore. Le croyant discerne dans le cosmos, beau et tragique à la fois, de nouveaux paramètres qui dilatent son regard et transfigurent son cœur.

Car ce monde est aussi baptismal. Prophétique, il nous dit des paroles de Dieu en nous révélant sa splendeur dans les secrets de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit. Et surtout dans les mystères insondables du cœur humain.



Ce monde est sacerdotal, car il est associé à la grande liturgie de remontée vers le Père qui nous provoque à offrir tout ce que nous avons reçu « pour la gloire de Dieu et le salut du monde ». Ce monde est royal, car il est toujours disponible pour faire réussir la nouvelle création, cet Homme inédit, créé selon Dieu dans les surprenantes dimensions impliquées par notre vocation à la filiation divine : être les enfants du Seigneur de l'Univers.

Comment ne pas reconnaître alors que cet Univers - le nôtre - a une configuration eucharistique ? Oui, dans la célébration du repas du Seigneur, toute la création est comme concentrée dans ce pain et ce vin que la communauté présente au Père en se souvenant qu'ils sont « fruits de la terre et du travail des hommes et des femmes ». Et d'abord, les cadeaux de son divin amour. Transfigurés par la consécration, les présents déposés sur la table eucharistique deviennent nourriture pour notre foi, mais aussi levain d'éternité dans la pâte humaine.

Nous célébrons toujours la messe à la fois au pied de la croix, sur l'autel du monde et à l'horizon de notre entière Histoire. Et tous les sacrements de l'Eglise sont encore là, à toutes les éta-

pes de nos existences, pour rénover la nature des humains et soulever la matière du cosmos par les énergies de l'Esprit. Ainsi se manifestent sans cesse, aux carrefours joyeux et douloureux de notre destin, l'empathie et la sympathie de Dieu pour sa création couronnée par l'humanité du Christ... et la nôtre.

Le Christ cosmique

Il nous faut donc retrouver, sur les pas de saint Paul et à l'instar de Teilhard de Chardin, la dimension cosmique du mystère de Jésus. Il nous faut sans cesse revenir à la grande fresque écologique de l'épître aux Colossiens : « Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses et tout subsiste en lui » (Col 1,16-17). Dans l'évènement de l'incarnation, Jésus n'a-t-il pas assumé, jusque dans sa chair, la matérialité du monde en en faisant un milieu divin ? Dans l'expérience de sa résurrection, n'a-t-il pas élevé le terrestre - humain et cosmique - au niveau du céleste, sans le consumer mais en l'assumant dans la gloire du Royaume ?

Telle est l'écologie évangélique dans laquelle nous sommes pleinement impliqués, pour le temps de l'Histoire et dans l'éternité, selon cette déclaration aux perspectives infiniment vastes : « Tout est à vous... soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir. Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (I Co 3,21-23).

Là est l'écologie véritable, avec ses fondements théologiques, avec ses dimensions mystiques, avec ses exigences éthiques. Jusqu'au jour où « Dieu sera tout en tous ».

Cl. D.

Noël approche !

*Offrez choisir à 2 personnes
et nous vous faisons
cadeau de votre
abonnement pour l'année 2012 !*

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration
choisir, 18, rue Jacques-Dalphin,
1227 Carouge
☎ ++41(0)22 827 46 76
ou administration@choisir.ch

Pour sortir du nucléaire

Maîtriser la consommation

●●● **Philippe de Rougemont**, Palézieux
Journaliste, président de l'association romande
« Sortir du nucléaire »

Un rédacteur de la plateforme de débat *Electricité pour demain* affirme que la demande en électricité « va continuer à croître à long terme ». ¹ Cette prédiction, si elle se révèle correcte, compromettrait la sortie du nucléaire, même dans le délai très raisonnable fixé par le Conseil fédéral à 2034. Mais *Electricité pour demain* est financée par les industriels de l'énergie, qui ont un intérêt économique à ce que la Suisse continue à augmenter sa consommation d'électricité. Un avis divergent provient de la fondation romande *Sécurité énergétique*, regroupant des élus de tous partis voulant se renseigner sur les perspectives pour une sortie du nucléaire. Selon une étude que la fondation a commandée, ² la mise en œuvre du savoir-faire actuel en efficacité énergétique permettrait de se passer de l'énergie fournie actuellement par les centrales nucléaires. Pour tenter de faire le tri entre la possible mauvaise volonté des uns et le possible optimisme forcé des autres, une visite guidée de ces deux horizons s'impose.

Consommation incontrôlable

Selon le premier scénario, la Suisse ne pourra pas se passer de l'apport en énergie nucléaire provenant de Suisse ou importée. Depuis la fin des années '70, la consommation d'électricité a doublé. Selon *économiesuisse*, les groupes énergétiques (FMB, Alpiq, Axpo) et la grande majorité des élus conservateurs, cette tendance à la hausse devrait persister pour de nombreuses raisons : malgré l'introduction d'appareils électroménagers de plus en plus sobres en énergie, la consommation d'électricité continue de croître ; la population résidente augmente et l'utilisation des nouveaux appareils électroniques portables pour les loisirs et la bureautique se répand dans toute la population ; l'utilisation actuellement dominante de pétrole dans les transports pourrait être graduellement remplacée par l'électricité : les transports publics et vélos aujourd'hui, puis, si les progrès technologiques le permettent, les voitures électriques demain ; la même substitution est en œuvre dans le bâtiment où les pompes à chaleur (électriques) remplacent l'installation de chaudières à mazout.

Maintenant que Fukushima a moralement condamné l'industrie nucléaire, le débat est porté sur les moyens de se passer de cette source d'énergie. Au vu des analyses contradictoires sur l'efficacité de ces moyens, autant le dire tout de suite, le débat sur le nucléaire n'est pas clos. Seul élément certain : on ne pourra pas se passer des centrales si nous ne freinons pas notre consommation électrique. Est-ce réaliste ?

1 • www.electricitepourdemain.ch/contents/consommation-deelectricite.

2 • www.securiteenergetique.ch/etude_w.php.

Lorsque ces contraintes sont invoquées, il est souvent rappelé également que l'installation d'éoliennes, de petites centrales hydrauliques ou de panneaux solaires est retardée ou empêchée par des oppositions de riverains, ce qui renforce l'avis que le nucléaire n'est pas remplaçable.

Le problème de ce scénario haussier est qu'il est souvent invoqué par des représentants de groupes énergétiques qui ont appris à profiter de conditions attractives pour le nucléaire.³ Le développement de l'efficacité énergétique et des sources d'énergie renouvelables, bénéfiques pour le bien public, menace clairement les marges de profit provenant du nucléaire. Prédire une augmentation continue de la consommation d'électricité permet de réhabiliter peu à peu le nucléaire et constitue une forme de prophétie autoréalisatrice : si la demande ne peut pas être maîtrisée, celle-ci va augmenter, rendant la sortie du nucléaire très difficile...

Ce scénario économise des remises en question et des investissements à court terme, mais assure des coûts à la collectivité bien plus élevés à moyen et long termes. L'augmentation continue de la consommation nécessiterait en effet la construction d'au moins une nouvelle centrale nucléaire pour répondre à la demande supplémentaire, puis d'autres réacteurs pour remplacer les cinq centrales actuelles qui devront bientôt être fermées pour cause de vétusté. Cette évolution s'accompagnerait d'une transmission de risques supplémentaires aux générations actuelles et à venir par l'accumulation continue de déchets radioactifs, et d'un risque d'accident majeur, tragiquement rappelé par la catastrophe de Fukushima.

Autre corollaire de ce scénario, le maintien de la dépendance envers les pays exportateurs d'uranium (Australie, Niger, Kazakhstan, Canada, Russie...) et envers les vendeurs de centrales nucléaires (Etats-Unis, France, Corée du Sud). Enfin, l'épuisement des matières premières, dont l'uranium, laisse présager des conflits pour s'accaparer le contrôle des mines encore en fonction.

Ressources abondantes

Il y a décidément des transmissions de risques et de dépendances dont on peut vouloir s'affranchir, malgré les difficultés bien connues pour y parvenir. L'invocation d'une prétendue impuissance face à la difficulté ne rend pas hommage à l'esprit de réalisation collective qui a alimenté des générations d'ingénieurs, d'élus et d'employés pour construire la Suisse d'aujourd'hui.

Comment sortir alors d'une logique de consommation à tout crin ? Pierre Lehmann, physicien suisse devenu antinucléaire, rappelle que la consommation d'électricité a été adaptée aux centrales nucléaires, qui produisent invariablement au maximum de leur capacité tout au long de l'année. Ce courant produit en permanence doit être écoulé pour des raisons de sécurité et de rentabilisation, comme le montre si bien le *Rapport annuel 1968* de la Compagnie vaudoise d'électricité que Lehmann cite : « ...le marché sera caractérisé ces prochaines années par une abondance d'énergie électrique, suite à la mise en

3 • Provisionnement insuffisant pour les coûts de démantèlement des centrales, pour la gestion et la surveillance des déchets sur des millénaires et pour la couverture en assurance responsabilité civile notamment.

service de nouvelles centrales thermiques classiques et nucléaires. De nouvelles dispositions ont été prises pour accroître la consommation... » !

L'époque était à la promotion effrénée du chauffage électrique direct ; on offrait même un tarif plus bas à qui renonçait à tout chauffage complémentaire à bois. « Grâce » à ces efforts, la consommation de courant a augmenté en moyenne de 6 % par an entre 1960 et 1980 et de 2,4 % entre 1980 et 2000. Aujourd'hui, le courant s'inverse. Richard Cowart, un consultant étatsunien en réduction de la consommation d'électricité, est mandaté par des parlementaires et des régulateurs des marchés de l'électricité pour les conseiller sur des programmes de réduction de la consommation. Cowart nous apprend que selon une étude du Conseil américain pour l'efficacité énergétique (ACEEE), 19 Etats du pays ont atteint leurs objectifs intermédiaires de maîtrise de la demande d'électricité, sur les 26 qui avaient fixé des objectifs pour 2010. Le Vermont a été le plus efficace. Selon l'agence d'Etat Efficiency Vermont, la consommation d'électricité a diminué pour la troisième année en 2010.

Auparavant c'était la Californie qui servait d'exemple. Un programme mis en place dans cet Etat en 1982 a permis d'aplatir jusqu'à aujourd'hui la courbe de consommation par habitant, alors que les autres Etats de l'union doublaient la leur pendant la même période. La recette de la Californie ? L'autorité de régulation des fournisseurs d'énergie a mis en place des incitations afin que ceux-ci aident prioritairement leurs clients à diminuer leur consommation (sans perte de confort), au lieu

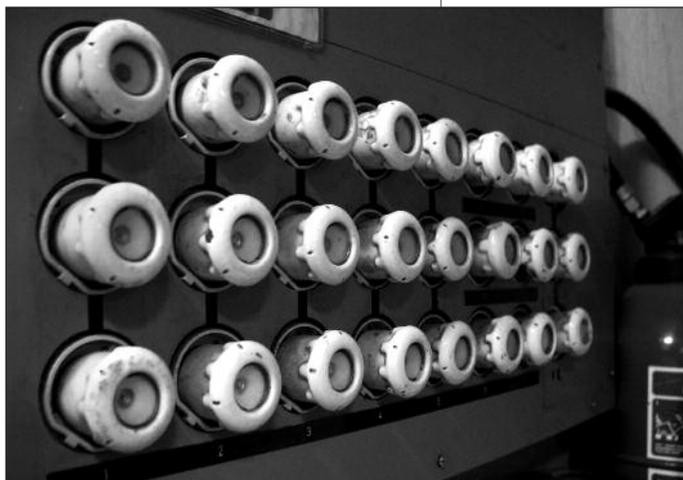
d'augmenter la production de courant avec des centrales supplémentaires.

Et en Suisse ? Nous attendons les premiers résultats du programme cantonal genevois éco21 pour la fin de l'année. Si, comme nous nous y attendons, les résultats annoncés sont concluants, un effet d'entraînement sur les autres cantons pourra être attendu.

Gestion de la demande

La politique prioritaire de « gestion de la demande » est moins chère que la « gestion de l'offre » (construction de centrales ou importation de courant). La gestion de la demande recouvre de nombreuses interventions directes de la part des fournisseurs d'électricité auprès des consommateurs. Là où ces mesures ont été mises en œuvre, comme à Genève, les ménages ont par exemple reçu des bons de réduction pour l'achat de multiprises anti *stand-by*, d'ampoules, de réfrigérateurs et autres appareils ménagers à très faible consommation.⁴ Dans d'autres exemples, toute réduction de consommation de la part de ménages par rapport à l'année précé-

Panneau de fusibles



4 • www.eco21.ch/eco21/reprise-electromenager.html.

Pédagogie des catastrophes

« Je sens venir une série de catastrophes organisées par nos soins diligents quoique inconscients. Si elles sont assez grandes pour réveiller le monde, pas assez pour tout écraser, je les dirais pédagogiques, seules capables de surmonter notre inertie et l'invincible propension des chroniqueurs à taxer de "psychose d'Apocalypse" toute dénonciation d'un facteur de danger bien avéré, mais qui rapporte. »

Denis de Rougemont,
in *L'Avenir est notre affaire* (1977)

dente a été encouragée par un doublement de la somme économisée : pour 50 francs de consommation évitée par le consommateur, le fournisseur a réduit la facture de 50 francs additionnels afin d'augmenter l'effet d'incitation. Des subventions bien placées permettraient de remplacer en Suisse les 200 000 chauffages électriques des particuliers, véritables gouffres à énergie, par de l'isolation thermique et des pompes à chaleur. Cette mesure remplacerait le besoin de la moitié des centrales nucléaires en hiver.

Toutes ces actions sont plus avantageuses par kWh évités que cela coûterait de fournir ces kWh en courant réel. Cependant, compter sur le bon vouloir des consommateurs, ménages et industries confondus, ne suffira pas. Pour obtenir des changements chez l'ensemble des propriétaires et des consommateurs, c'est au niveau réglementaire, tarifaire et législatif que les décisions devront être prises. En votant la fin du nucléaire en Suisse, le Conseil fédéral et les deux chambres du Parlement ont pris une décision de principe, qu'il faudra maintenant transformer en nouvelles lois, règlements d'application et budgets.

Investir dans la maîtrise

La capacité à relever les défis industriels dont la Suisse a su faire preuve durant le siècle passé devrait nous enjoindre aujourd'hui à relever les nôtres au lieu d'invoquer une prétendue impossibilité. Pour construire les centrales hydroélectriques gigantesques, les tunnels transalpins et le réseau dense de chemins de fer, il a fallu dépenser des sommes majeures pour l'époque. Il s'agissait d'investissements structurels effectués dans l'intérêt du pays, pour assurer son décollage.

Aujourd'hui le défi est encore plus vital : il s'agit d'éviter une catastrophe nucléaire et de stopper l'accumulation insultante de déchets radioactifs dont à l'échelle mondiale personne ne sait que faire. Mais où sont les capitaux nécessaires à la transition énergétique ? Le budget annuel permettant aux particuliers de revendre leur courant renouvelable à un prix justifiant l'investissement est déjà épuisé en janvier. On compte alors sur la souscription volontaire des citoyens au courant vert, surtaxé, pour développer le solaire. Ce n'est ni équitable ni suffisant.

Les sommes provisionnées existent pourtant, ce sont les milliards que les trois groupes énergétiques ont réservés pour la construction des centrales nucléaires prévues avant que Fukushima ne change tout. Ces sommes disponibles pour le nucléaire doivent être affectées au financement des programmes de gestion de la demande. Malheureusement, en dehors d'une intervention des actionnaires publics (villes, cantons) détenant des parts des grands groupes énergétiques, on peut sérieusement douter que les finances prévues pour le nucléaire soient libérées pour assurer l'efficacité de la transition énergétique et pour les énergies renouvelables.

Tout ce dont nous avons besoin pour sortir du nucléaire est à notre portée : savoir-faire et expérience (acquis pour l'instant à l'étranger), finance (les groupes énergétiques et une écotaxe) et levier politique (actionnariat public). Ce qui manque - pour l'instant - c'est la détermination et le courage pour mettre en œuvre ces moyens et sortir de l'erreur nucléaire.

Ph. de R.

Œcuménisme

Lisant avec intérêt l'article « Anglicans convertis » de M. Gardaz (choisir n° 622, octobre 2011, pp. 19-21), j'ai cependant sursauté ! A deux reprises, à cause de deux mots obsolètes et - à mon humble avis - à bannir absolument du vocabulaire moderne en matière d'œcuménisme.

Si les Anglicans passés canoniquement au catholicisme romain grâce à l'ordinariat mis en place pour eux ont effectivement changé d'Eglise, ils ont conservé le même Credo que leurs amphitryons romains. Donc, pourquoi parler de conversion ? Ce sont des chrétiens à part entière depuis leur baptême, ayant célébré l'eucharistie et, pour certains, reçu l'Ordre. Et ils ont professé tant le Symbole des Apôtres que le Credo de Nicée-Constantinople tout au long de leur vie chrétienne. Ils n'ont nullement changé de foi ! D'où ma plus que grande réserve à nommer leur passage « conversion », d'autant plus que cela donne indirectement - peut-être involontairement aussi (je l'espère) - l'impression qu'ils n'étaient pas tout à fait complètement chrétiens...

Mon deuxième boquet lors de cette lecture : le mot « uniate » pour qualifier les Eglises orientales. Même s'il existe encore dans les dictionnaires - certainement pour l'usage des cruciverbistes ! - il est à abolir absolument pour décrire les Eglises orientales en communion avec Rome. A cause de son poids historique négatif et parce que les concernés eux-mêmes ont demandé à ne plus être appelés ainsi depuis une rencontre bilatérale orthodoxe-catholique à Balamand, au Liban... en 1993 ! Il y a des mots qui sont trop gorgés de venin pour se permettre de les utiliser aujourd'hui !

Pour compléter l'analyse de Philippe Gardaz, intéressante au demeurant, il faut mentionner, outre les ordinariats militaires ou la présence dans une même ville en Orient de plusieurs évêques de rites divers, l'existence de diocèses (ou éparchies) aux Etats-Unis, Canada, Brésil, Mexique, Venezuela, France, Allemagne, Grande-Bretagne, etc. pour les fidèles

orientaux y vivant à la suite des vagues successives d'immigration, dont les deuxième, troisième, voire quatrième générations se sédentarisent, nécessitant des structures canoniques stables. La dernière en date est l'éparchie de Mar Addai de Toronto pour les Chaldéens canadiens (10 juin 2011).

Thierry Schelling
Renens-Bussigny

Les jeunes et l'Eglise

« L'Eglise a besoin de désirants » (éditorial d'Albert Longchamp, in choisir n° 621, septembre 2011), rien n'est plus vrai. Et les chrétiens doivent retrouver (ou trouver ?) l'intimité avec le Christ, sans quoi le christianisme n'a pas de sens. Je suis plus que d'accord. Mais le Père Longchamp s'y prend à mon avis de manière étrange.

« L'Eglise a besoin de désirants », cela me fait penser à ce que disait Bernanos à propos de St François d'Assise et de Martin Luther : « L'Eglise n'a pas besoin de réformateurs mais de saints. » L'Eglise du XVI^e siècle était-elle pire que celle du XII^e ? Pas sûr : l'Eglise a toujours été pleine de pécheurs. Mais François a fait pour elle (et pour toute l'Europe) bien plus par son amour que ce que Luther a fait par sa critique. Le pape a vu François soutenir une Eglise qui croulait ; Luther a déchiré l'Eglise, et toute l'Europe avec elle.

Les JMJ sont, dit le Père Longchamp, un phénomène trompeur et superficiel. Le Père Longchamp est-il seulement venu aux JMJ ? A-t-il confessé ces jeunes ? Sait-il ce qui habite leur cœur ? Je ne suis pas personnellement très enthousiasmée par les grands rassemblements. Je suis allée pourtant cet été aux JMJ. Dans notre groupe, beaucoup de jeunes, des adolescents, ont dit avoir découvert ce qu'était la prière, la relation personnelle avec Dieu. Peut-être le Père Longchamp

n'a-t-il pas lu les discours de Benoît XVI à cette occasion ; il n'y parle que d'approfondissement de la foi dans l'intimité du Christ. Enraciné dans le Christ, affermi dans la foi était le thème de ces JMJ. Le pape a expressément demandé à tous les monastères d'Espagne d'ouvrir leurs portes aux jeunes qui voudraient y séjourner avant la rencontre de Madrid.

Il est évident que les JMJ seules ne suffisent pas, qu'elles doivent être accompagnées de préparation, et surtout, de possibilités de vivre une foi vivante au retour, si possible avec d'autres jeunes. Elles ne suffisent pas, mais elles sont très souvent l'occasion de l'étincelle qui ne pourrait pas avoir lieu dans le quotidien. Combien de mes amis catholiques se sont convertis aux JMJ ! Combien de vocations sacerdotales et religieuses nous viennent des JMJ ! Ne faut-il pas se réjouir à leur sujet plutôt que de se désoler de tous ceux qui ne retrouvent pas le chemin de l'Eglise ? Surtout lorsque l'on déplore que « la déception poursuit son travail destructeur ». Un jeune sur deux en Espagne se dit non pratiquant ? Mais quelle merveille, si l'autre jeune sur deux en Espagne connaît le Christ ! Et je ne parle pas des JMJ de Paris (1998) et de ses fruits immenses - immenses mais méconnus par le Père Longchamp - du foisonnement des groupes de prière qui les ont suivies, par exemple.

Il faut aimer beaucoup l'Eglise pour la faire aimer. J'ai souvent très envie de critiquer les prêtres qui m'entourent. Mais me reviennent aussi souvent en tête les paroles de la Vierge Marie à Medjugorje quand elle répondait aux enfants qui se plaignaient d'un prêtre : « Les prêtres ont plus besoin de vos prières que de vos critiques. » Le pape et l'Eglise aussi.

Christine Mo Costabella
Lausanne

Chère Christine,

Permettez-moi de citer un auteur que vous ne connaissez pas : « Dans l'Eglise, on peut se demander si on écoute suffisamment les jeunes, s'ils y ont leur place. On ne pense pas assez qu'ils sont des témoins privilégiés. » Vous approuvez ? Je suis cet auteur et ces lignes furent publiées à la première page du quotidien Le Courrier, le samedi 3 mars... 1962 ! J'avais votre âge, votre enthousiasme.

L'enthousiasme demeure mais l'histoire évolue. Les jeunes croyants ne se sentent plus assignés à résidence dans leur Eglise. La religion, oui, quand « j'ai envie ». Point. Exemple : le 17 octobre dernier, deux mois après les JMJ de Madrid, le Service d'information de l'Abbaye d'Einsiedeln nous apprend que cette année, un seul participant, en dehors du comité d'organisation, a pris part au onzième Pèlerinage des jeunes à Einsiedeln ! UNE SEULE personne, vous avez bien lu. Les « jeunes ont tranquillement pris congé de l'Eglise », précise l'Abbé Martin Werlen. Etais-je si mauvais prophète dans mon éditorial ?

Méditez encore ces lignes du Père Francis Kohn, responsable de la Section jeunes au Conseil pontifical des laïcs à Rome, pour les JMJ de Cologne en 2005 : « Les jeunes veulent bien "croire", mais sont plus réticents à "appartenir" à une institution. Il y a bien un retour du sentiment religieux, mais avec des risques d'exotisme et de syncrétisme. » Tel est exactement le message que je voulais transmettre à mes lecteurs.

Albert Longchamp s.j.

Luttes isolées contre le mal

cinéma

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur

Le film commence et se clôt sur une procession vers un cimetière. Ce prologue - avec une narratrice qui nous conte « l'histoire de femmes toutes en noir dont le destin a fait de leur courage une vertu » et la marche dansée de villageoises qui viennent pleurer leur mort - nous annonce la couleur du film : une fable légère sur un sujet grave.

Situé quelque part dans la montagne libanaise, dans un paysage de roches éventrées, le village semble porter les cicatrices du conflit national. Le cimetière est divisé : d'un côté les tombes avec les croix, de l'autre les sépultures musulmanes. Le titre s'inscrit au centre : *Et maintenant, on va où ?* Les chemins escarpés sont bordés de barbelés le long de zones truffées de mines. Tout, extérieurs comme intérieurs, est en ruine, usé ; mais dans cette sorte de bazar de bric et de broc, la population évolue avec alacrité.

Une scène est assez emblématique de ce contraste entre blessures et vitalité : une statue de la Vierge, brisée par les villageois musulmans, est entre les mains des femmes qui l'ont recollée tant bien que mal. De la statue ébréchée, la caméra pianote sur une pin-up aux seins clignotants qui orne le fronton d'un vieux flipper. *Ding !* Les femmes se regardent, elles ont toutes la même idée : opérer un détournement de la testostérone du village. Pour cela, elles font venir des fantasmes libanais sur

longues pattes : des danseuses ukrainiennes, blondes, maigres et aux tenues affriolantes.

Une vague histoire d'amour entre les « jeunes premiers », la chrétienne Amale (interprétée par la réalisatrice) et le musulman Rabih, donne lieu à une scène de comédie musicale kitsch, bricolée et inutile. Car en fait le personnage principal du film est la communauté villageoise : isolée, préservée, elle forme un microcosme où les rapports humains sont simples, bon enfant... et d'un autre temps (« C'est quoi ça ? Changez de chaîne, il y a des enfants », dit la femme du maire devant une scène de chaste baiser à la TV).

Le prêtre et l'imam travaillent de concert pour maintenir la coexistence pacifique de leurs ouailles. Le maire s'efforce de maintenir la cohésion sociale entre ses administrés : « De même que nous avons vaincu le conflit, nous pourrons réparer le pont ! » Pourtant le village est constamment menacé d'implosion par la contagion du conflit extérieur. Une chèvre, affectueusement prénommée Brigitte, saute sur une mine. Les jeunes qui s'aventurent trop loin du village risquent des balles perdues. Les querelles de voisinage peuvent être attisées par les infos diffusées par *le* poste de radio ou *le* téléviseur du village. A la moindre étincelle, les hommes, décrits comme des crétiens mimétiques, sont capables de reprendre les

**Et maintenant,
on va où ?
de Nadine
Labaki**

armes. « Parce que les autres font la guerre, tu veux tuer ton voisin ? » crie une femme à son mari.

Les villageoises se chamaillent, s'em-piffrent, plaisantent, mais sont solidaires. Et même les légères Ukrainiennes vont embrasser la cause des mères et épouses qui ne veulent plus souffrir. Pour maintenir la paix, leur stratégie va être la diversion. Cela donne lieu à diverses scènes cocasses, des masca-rades où la religion est allègrement instrumentalisée... jusqu'à l'ultime stragème qui a le mérite de l'efficacité.

Le deuxième film de Nadine Labaki, qui a obtenu une mention spéciale du jury œcuménique à Cannes, n'est pas un grand film, mais beaucoup le trouveront sympathique.

Hors Satan est complètement à l'opposé. Nadine Labaki vient de la publicité ; Bruno Dumont était professeur de philosophie et ne cherche pas à gagner la sympathie du spectateur. Son point de vue est distant, froid, austère. Il n'est du reste pas évident de comprendre que *Hors Satan* est l'histoire d'un vagabond qui « chasse le mal d'un village hanté par le démon », comme l'annonce le synopsis.

« *Hors Satan* »



On ne suit ici que deux personnages, une punkette et le vagabond, jamais nommés. Là aussi on est dans un monde isolé, mais c'est un hameau du Nord de la France. La Manche n'est pas loin. D'ailleurs, la couleur principale du film est le vert-de-gris (végétation, habits), comme si tout était oxydé. Et ici aussi des brèches s'ouvrent parfois dans le réalisme, mais relevant plus du mystérieux que du merveilleux.

Au niveau formel, alors que Labaki donne dans le « à boire et à manger », Dumont cherche l'épure. En témoignent des plans pratiquement blancs sur les nuages, une porte, des dunes. Et autant *Et maintenant...* est bavard et bruyant, autant *Hors Satan* laisse la place au silence, au chant des oiseaux et au vent, en mettant en scène des taiseux, sans musique. Au bout d'une dizaine de minutes, les premières paroles prononcées par la jeune fille en pleurs sont « J'en peux plus ».

Comme Labaki, Dumont a choisi de travailler avec des non-professionnels. C'est une constante chez ce réalisateur, qui semble préférer manipuler les personnes de condition modeste, à l'apparence débile (cf. *La Vie de Jésus*, *L'Humanité*). Malheureusement, dès qu'ils ouvrent la bouche, ils perdent de leur mystère magnifiant.

Dans *Et maintenant...*, il y a l'instrumentalisation du religieux « pour la bonne cause » ; ici on est plutôt dans une sorte de sorcellerie blanche, l'étrange vagabond se révélant justicier thaumaturge. Bruno Dumont sait inciser son film contemplatif de quelques séquences de violence ou d'horreur fulgurante.

Si *Hors Satan* n'est pas non plus un grand film, c'est incontestablement le film d'un vrai cinéaste.

P. B.

La double allégeance

Graham Greene

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

L'Angleterre est à la fois un club et une île, et un club parce qu'une île. Donc un double enfermement. Les meilleurs de ses enfants cherchent toutes sortes de moyens pour s'évader de cette prison, car l'enfer peut lui aussi être un club privé et sélect. Chesterton, dont nous parlions il y a quelque temps,¹ en sortit en passant à Rome. D'autres, vers le milieu du XX^e siècle, crurent pouvoir en sortir en passant à Moscou quand le communisme était encore une religion et une Eglise. Graham Greene, pour faire bonne mesure, passa à Rome et peignit des personnages qui passèrent à Moscou ou du moins qui en eurent la tentation.

Les romanciers catholiques jouissent par rapport à leurs collègues athées, incroyants ou simplement agnostiques de l'inestimable privilège de compter parmi la galerie de leurs personnages deux des êtres les plus intéressants et les plus fertiles en invention de la création : le Créateur en personne et son ennemi numéro un, autrement dit Dieu et Satan. Ce sont deux armées en bataille, deux camps bien tranchés, et

pourtant des couloirs souterrains ne laissent pas de les relier l'un à l'autre.

Greene, pour sa part, est d'abord un Anglais et ensuite un converti, ce qui donne un romancier catholique anglais. Il conserva de son humour britannique, ce goût impertinent des farces et des facéties qu'ont les petits garçons et les jeunes universitaires d'Oxford et de Cambridge, universités qui, en ce temps-là, n'avaient pas pour tâche de préparer les étudiants à la vie active, laborieuse et professionnelle, mais à conserver en eux cet esprit d'enfance un peu pervers.

Greene resta donc un petit garçon qui refuse d'entrer dans le monde des adultes et d'embrasser la religion sérieuse de ses parents : l'anglicanisme. (Son père était en plus directeur d'école.) Et si sa conversion au catholicisme n'avait été qu'une farce de petit garçon ou d'adolescent, mais une farce qui lui ouvrait les portes du monde surnaturel et de la grâce évangélique, une farce infiniment plus sérieuse, plus grave et plus tragique qu'une vie qui croit pouvoir s'en passer ? La trahison du converti ne peut-elle être considérée comme la manifestation suprême de l'humour ? (Saint Paul et les apôtres n'ont-ils pas trahi le judaïsme pour se convertir au christianisme ?) L'humour

A l'occasion des vingt ans de la mort de **Graham Greene**, les éditions Robert Laffont ont publié les œuvres complètes de l'écrivain en deux volumes :

- *La chaise vide et autres récits inédits*, Paris 2011, 1024 p.
- *La puissance et la gloire*, Paris 2011, 1248 p.

1 • Voir « Chesterton. La quête excentrique du centre », in *choisir* n° 615, mars 2011, pp. 33-35.

ou la farce n'étant qu'une forme profane et préparatoire de la grâce. En abolissant tout respect humain, en faisant même fi de toute appartenance nationale et raciale, l'humour est sinon la grâce elle-même, du moins le véhicule de cette grâce qui violente et parfois détruit la nature pécheresse.

Un temps existentiel

Le cas de figure de la conversion-traïson de Graham Greene est assez différent de ceux du dandy Wilde et de l'anti-dandy Chesterton. La conversion de Graham Greene n'obéit ni à des mobiles esthétiques ni à des mobiles dogmatiques. Elle est à la fois la quête de l'héroïsme et du fruit défendu. Si Chesterton se situe dans le conte et l'allégorie, donc dans l'intemporel, Greene est dans l'action et dans l'Histoire, donc dans un temps existentiel. Le temps de la dérégulation et du malheur.

Graham Greene a utilisé le cadre du roman d'espionnage pour situer ses romans métaphysiques. En ce temps-là, vers le milieu du XX^e siècle, le monde était divisé plus ou moins en deux

campes, celui du communisme moscovite et celui des démocraties capitalistes. Greene superposa à cette division toute politique et temporelle, celle augustiniennne et théologique des deux cités ennemies.

Le traître, l'agent double, la taupe greenienne n'est pas le conspirateur chestertonien, avec la plume du cavalier stuartiste au chapeau. Le héros greenien trahit son Eglise, sa patrie, sa foi, non pour une idée mais pour l'amour d'une femme, et d'une femme qui n'a rien d'une Mata Hari, non, une femme femme, et pour cette raison doublement fatale. Chez Greene, tout commence et tout fini par les femmes - ce qui en fait un cas à part dans l'échantillonnage des dandys anglais, convertis ou non.

Ce qui était conspiration et allégorie chez Chesterton devient chez Greene espions et prêtres alcooliques vivant dans le péché, plongés dans le bain glacé de l'Histoire et obéissant à une théologie non plus clairement thomiste, comme chez Chesterton ou Evelyn Waugh (romancier catholique lui aussi), mais comme arbitrairement et clandestinement augustiniennne. Greene choisit ses personnages non plus dans les hautes sphères de la société où évoluent les *Bright Young Things* de Waugh et les femmes évaporées et les ectoplasmes de Ronald Firbank, mais dans le bas-fond. Le monde demeure le mauvais lieu - au sens évangélique -, pas pire en bas qu'en haut, chez les pauvres que chez les riches.

Greene dit s'être converti au catholicisme parce que la femme dont il était épris à l'époque et qu'il désirait épouser était catholique. Cette foi qui ne semble tenir chez lui qu'à un fil, il dira l'avoir perdue, retrouvée, reperdue, finissant par avouer qu'il ne pratique plus. Il continuera cependant de s'ap-

« Espions sur la Tamise » (1944), de Fritz Lang, d'après le roman de Greene, « The Ministry of Fear »



peler catholique mais refusera d'être considéré comme un romancier catholique. Il jouera comme le permet la langue anglaise sur sa double appartenance étymologique, distinguant la foi (*faith*) de la croyance (*belief*), disant qu'il a perdu la première et conservé la seconde (ce qui faisait sourire son ami Waugh, souvent fort critique à l'égard de la théologie sous-jacente aux romans de Greene). Faut-il voir là une opposition, comme chez Pascal, entre le Dieu d'Abraham et celui des philosophes ? Greene resta donc catholique à l'image de ses personnages divisés en loyautés contraires et contradictoires.

L'Anglais est joueur par nature. Un espion anglais est donc doublement joueur et doublement anglais, et ce d'autant plus s'il joue double jeu. Et il peut même jouer gros, jouer son va-tout. Il y a chez Greene, sous-jacent à tout ce qu'il écrit, l'idée qu'on peut jouer son salut, sa vie, comme à la roulette russe.

D'une certaine manière, la dramaturgie greenienne est la traduction romanesque de la parole de saint Paul : « Là où abonde la péché, abonde la grâce. » En disant cela saint Paul se doutait-il qu'il avait du même coup fondé toute une race d'écrivains : celle des romanciers catholiques, la grâce étant l'excentricité majeure d'un Dieu dont les voies ne sont pas les nôtres ?

Le thème du traître, de la double allégeance est le thème majeur de la dramaturgie greenienne, d'autant plus que ce drame, cette déchirure, les héros greeniens la reproduisent très souvent dans leur vie privée, car Greene est également le romancier de l'adultère. Je parle du seul adultère qui ait un sens, l'adultère chrétien, celui qui prive un catholique de la communion. Greene lui-même l'a vécu dans sa vie privée, sans demander à l'Eglise d'adoucir la

sévérité de ses commandements en sa faveur. Il accepta les règles du jeu et fit du confesseur le troisième personnage de sa trilogie. (On trouve aussi chez Greene des confesseurs-espions.)

L'humanité greenienne se compose essentiellement de deux sortes d'hommes, le pécheur et le saint, dont les camps ne sont pas toujours très bien délimités, chacun faisant des incursions dans celui de l'autre. A la périphérie et comme étranger à ce drame, et exclu de l'économie évangélique de la grâce et du péché, se tient le pharisien. Il est du monde et reçoit sa récompense ici-bas.

Romancier-caméléon

François Mauriac aimait beaucoup Graham Greene. Lecteur d'un des romans de maturité de Greene, Mauriac fait part dans son bloc-notes de l'époque de l'irritation qu'il ressent, en tant que romancier catholique, à être lui aussi confondu avec tel ou tel de ses personnages et à être jugé à travers lui. Querry, le héros de *La Saison des Pluies*, a perdu la foi. (C'était une chose qu'on entendait dire dans mon enfance.) Mauriac se demande ce que cela veut dire que de perdre la foi. Et d'abord il nous dit que seul un objet peut se perdre, que la foi n'est pas quelque chose qu'on tient serrée dans ses poings comme un parapluie. Pour l'avoir perdue, il faudrait l'avoir possédée, mais la foi n'est pas une possession, précise Mauriac. Certes, mais enfin il faut bien user de mots pour se faire entendre, ne fût-ce que de soi-même, et nous n'avons que deux verbes auxiliaires, *être* et *avoir*, à notre disposition.

Mauriac conclut ainsi : « L'incrédulité de Querry est toute pénétrée d'une sourde passion, de je ne sais quelle rancune infinie à l'égard de ce Dieu non pas caché mais absent, et cette rancune qui est l'envers d'un immense amour, nous le rend plus proche que la foi des missionnaires de la léproserie décrite ici, admirables, certes, mais automatiques du dévouement et mécanisés par leur fonction. Etre dans la nuit, ce n'est pas avoir perdu la foi, assister à des offices et répéter les formules, ce n'est pas l'avoir gardée. » Certes encore, mais enfin Mauriac parle d'un Dieu absent, et puis qu'est-ce à dire que de confesser son admiration pour des missionnaires qui ne seraient que des automates mécanisés par leur fonction ? Comment admirer un automate ? Et puis cette « rancune qui n'est que l'envers d'un immense amour », c'est du François Mauriac tout craché et pas du meilleur : ainsi raisonnait-il sur les choses de la foi et de la religion. Et ainsi parlait de Greene ce bourgeois romantique et sentimental, changé pour la circonstance en vierge folle.

Un autre ami de Greene, Waugh, argumente beaucoup mieux sa critique de *La Saison des Pluies*. Il n'accepte pas l'idée mauriacienne (sinon greenienne) d'un Dieu absent ou d'un missionnaire à la foi d'automate. Il perçoit dans la « perte de foi » de Querry, un manque de courage et de volonté, et n'admet pas qu'on s'adonne au désespoir.

Je laisse au lecteur le soin de trancher ce débat épineux en son for intérieur, tout en sachant bien qu'il n'est pas aisé de distinguer le romancier-caméléon de ses personnages, d'autant que l'auteur peut toujours vous rétorquer, contrairement à Flaubert : « Je ne suis pas Madame Bovary. »

Un romancier catholique qui peint la faiblesse humaine et l'humanité pécheresse est par définition un homme divisé, et peut-être bien qu'il a besoin d'une multitude de personnages pour raconter son propre drame et l'expliquer à ses propres yeux. Peut-être a-t-il besoin du démon, du péché et de la déréliction pour faire abonder cette grâce dont parle saint Paul. En revanche, ce qu'on ne trouve pas chez Greene, ce sont des athées endurcis, des athées cérébraux et lucifériens qui se posent en ennemis de Dieu. Ceux de ses personnages qui perdent la foi, ou croient l'avoir perdue, restent humains, trop humains peut-être...

En Suisse

Graham Greene passa les dernières semaines de sa vie en Suisse où il vivait chez sa fille, avec sa dernière compagne Yvonne Cloetta. Il s'éteignit le 3 avril 1991 à Vevey, ville dans laquelle il avait situé le cadre d'un de ses derniers romans, *Le Docteur Fisher de Genève*. Le prêtre qui officia à sa messe d'enterrement était un Espagnol, le Père Leopoldo Duran, qui lui avait inspiré dix ans plus tôt le héros de son *Monsignor Quixote*. Il est inhumé au cimetière de Corseaux.

G. J.

Erratum

Dans l'article de Gérard Joulié sur Léon Tolstoï (*choisir* n° 623, novembre 2011, p. 35), il est question d'une lettre que Trotsky aurait adressée à Tolstoï. Son auteur serait en fait *Maxime Gorki*.

Inigo, ce guerrier

« J'ai longtemps détesté Ignace de Loyola... » Par ces mots s'ouvre une apostille ajoutée à la fin d'un livre au titre énigmatique et se donnant comme « portrait » : *Inigo*. Alors que la grande marée de la précédente rentrée littéraire s'est retirée depuis plusieurs mois, laissant à peine le souvenir de quelques prix, ce livre reste comme un bloc de granit surgi des fonds ou tombé du ciel, étrange, intrigant. Quelle idée, aussi, de se rapporter, dans les arcanes de la littérature contemporaine, au fondateur de la Compagnie de Jésus ! Un homme du XVI^e siècle, à la figure si peu aimable qu'elle suscite aujourd'hui encore des réactions à fleur de peau, aussi aigres que celle de son contemporain Jehan Calvin.

Le récit, dès les premières phrases et dans chaque page, sans faiblir, tient une ligne limpide et tendue. Ce que nous raconte François Sureau n'est pas une vie - rien d'une quelconque hagiographie -, ce qu'il nous révèle n'est pas une œuvre - statut communément refusé aux *Exercices spirituels* -, ce qu'il nous restitue est effectivement un portrait. Celui de cet Ignace dont il reprend le nom basque Enoko, Inigo en castillan, qui évoque le feu.

Sous le très bref éclairage initial des dernières heures d'Ignace de Loyola - une demi-douzaine de pages saisissantes disent la solitude sereine d'un agonisant, qu'un entourage inconscient de l'urgence prive d'un confesseur et des ultimes sacrements - Sureau parle de l'homme. Il le saisit dans les quelques années qui le façonnent : entre 1521, après qu'un boulet de canon lui a

fracassé un genou lors du siège de Pampelune, et 1523, quand à Manrèse en Catalogne, un confesseur inconnu lui dit simplement, mettant fin à des mois de crise, de doute, de silence aride, jamais déchargés du poids de ses fautes, de son orgueil dévorant : « Croyez à la miséricorde du Christ. » *Inigo* est le portrait d'un combattant promis à la carrière des armes et engagé dans un combat aux tréfonds de lui-même. Ainsi s'explique l'épigraphe tirée d'*Une Saison en enfer* : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme. » Le voisinage de Rimbaud et d'Ignace - de saint Ignace ! - n'est pas le moins surprenant du livre. C'est par là que Sureau s'est vu touché, devinant chez le second ce qu'Yves Bonnefoy écrit du « passant considérable », mû par le « double désir d'un corps et d'une âme, d'un salut et d'une liberté dans le salut ».

L'histoire est souvent réductrice et l'image s'est peu à peu établie d'un Ignace en armes, rêvant d'exploits et coureur de femmes, soudain converti sous le choc du boulet et par la lecture de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Sureau a tenté de l'habiter, ce guerrier, de vivre de l'intérieur ces mois de lutte, moins une révélation subite qu'un cheminement ardu, de permettre à son lecteur de sentir que, pour Inigo, « son chemin de Damas aura duré toute sa vie ». Il y réussit magnifiquement, porté par une écriture étincelante et sobre, tranchante comme l'épée.

Daniel Cornu

François Sureau,
Inigo, Paris, Gallimard
2010, 152 p.

Finalité de la création

Falk Van Gaver,
L'écologie selon
Jésus-Christ,
L'Homme Nouveau,
Paris 2011, 172 p.

Parmi les nombreux ouvrages récemment publiés sur l'écologie et le christianisme, celui-ci est certainement un des plus explicites et des plus radicaux. Très critique quant à la modernité, qu'il appelle « processus de décivilisation », l'auteur estime fatal de séparer le salut de l'Homme de celui de la Nature, de confondre humanisme et anthropocentrisme. Il voit dans la surexploitation des humains et de la nature l'illustration d'un grave manque d'observance de nos devoirs, qui conduit à une « destruction de la nature à échelle industrielle, mais aussi de l'homme ». « La modernité a désacralisé la nature », le monde n'est plus vu « comme don et création mais comme matière et matériau » et « l'homme se ferme à la source vitale ».

Le souhait de transgresser les limites, d'usurper le pouvoir de Dieu conduit au chaos et à la mort ; c'est la parabole de la Tour de Babel. Suite à une autre punition, le Déluge, Dieu, à travers Noé, a permis à l'humanité et à toute la création un nouveau départ. Pour l'auteur, il n'y aura pas de deuxième chance. La crise écologique se développe « telle une immense tumeur rongant le monde » et « la croissance économique a toujours signifié la croissance de l'inégalité ».

Notre rôle est d'être intendants de la création, c'est-à-dire de « sauvegarder la terre comme un espace de vie pour tous les êtres vivants ». Van Gaver met toutefois en garde contre l'utilitarisme et ses calculs, car la finalité de la créa-

tion, œuvre divine et donc sacrée, n'est pas de servir l'homme mais d'être louange de Dieu. Ainsi « une simple éthique de responsabilité ne suffit pas à fonder un comportement respectueux de la création ». Il nous appartient d'apprendre à « respirer à nouveau [son] parfum », à retrouver la capacité de voir les « signatures divines inscrites dans la nature ».

« La nature est (...) l'œuvre de la Parole. (...) Au cœur de ce qui est, il y a cette parole unique qui maintient l'être. » « La paix avec le Créateur, c'est la paix avec toute la création », a dit Jean Paul II. Et il y a un lien direct entre « la paix avec la création et la paix entre les hommes. L'une et l'autre présupposent la paix avec Dieu. »

Citant Robert Hainard, l'auteur défend que « le progrès est avant tout moral, spirituel (...) bien plus que dans l'accroissement aveugle de notre puissance ». Au nom de la « nécessaire révolution écologique », Falk Van Gaver appelle « les chrétiens (...) [à] immédiatement assumer intégralement la nécessité, l'urgence écologique des temps, pour la gloire de Dieu et le salut du monde. » Il ne faut pas vivre avec son temps, mais « avec l'Éternel » ; ne faisons pas tout ce qui est en notre pouvoir, mais « que ce qui est bon ». Et au lieu de chercher la spiritualité vivante ailleurs (chamanisme, bouddhisme), il vaut mieux partir de ce que l'on a et redécouvrir les trésors oubliés ou perdus.

René Longet

Essai existentiel

L'auteur, médecin spécialisé en chirurgie orthopédique et chirurgie de la main, ayant à son actif de nombreuses publications dans le domaine médical, mais autodidacte - dit-il - dans celui des sciences humaines, pose, au long de 25 chapitres tous relativement courts, un regard clair et aiguisé sur ce qu'il appelle « notre voyage existentiel ». « Nul d'entre nous n'a choisi sa connaissance du monde, sa langue maternelle, sa religion ni le réseau qui l'enseigne. L'enfant qui vient au monde, nourri par sa mère, puis par son entourage qui le connecte avec l'existence, part sur son chemin de vie avec un héritage à la fois génétique et culturel qui lui est imposé à la base. »

L'auteur ne désire pas critiquer dans cet ouvrage les religions, le christianisme en particulier (tel qu'il est formulé actuellement), mais voudrait susciter des réflexions sur notre condition d'être pensant.

Parlant du troisième âge, sujet vaste et préoccupant, il se propose d'en faire l'objet d'un autre volume si le présent ouvrage suscite de l'intérêt. La lectrice que je suis ne peut que le rassurer... Elle a lu et relu son livre avec grand intérêt, mais la densité des propos est telle qu'en faire ici un bref rapport lui semble impossible. Le « connais-toi toi-

même » de Socrate incite l'homme à s'interroger sur lui-même et l'invite à atteindre la connaissance et la maîtrise de soi en s'affranchissant des spéculations idéologiques et dogmatiques et à revenir aux sources. Ce à quoi s'applique l'auteur.

Les points cardinaux avec leur symbolique encadrent le mental de l'homme d'où sont issues la pensée et l'intelligence. Ils lui apparaissent comme les piliers de notre psychisme, orientant les navigateurs que nous sommes : le Nord, la raison, opposé au Sud qui est la foi, l'Est, la mémoire, et l'Ouest, les sentiments. L'image intime de la cathédrale ou de la chapelle intérieure où réside Dieu revient encore et encore et finit par nous habiter.

Intelligence, conscience, mémoire, foi, sentiments et émotions, espérance, vérité, prière, éthique, retour aux sources, chemin de vie, mort... sont des titres de chapitres dans lesquels l'auteur développe sa pensée, en adhérant au christianisme et en affirmant que « l'homme a reçu son Dieu dans la célébration de l'eucharistie lors de la Sainte Cène et l'a définitivement conservé en lui dans sa conscience ». Il se rapproche cependant des thèses évoquées par Arius¹ : le Père est élevé et le dogme de la Trinité réfuté. Livre intense et exigeant mais combien intéressant.

Marie-Luce Dayer

1 • Prêtre d'origine libyenne du IV^e siècle, vivant à Alexandrie. Pour Arius, seul le Père est éternel et incréé ; le Fils, qui a été créé, n'est pas de la même substance que Dieu. Cette doctrine fut au cœur des débats du premier concile de Nicée (325), qui adopta finalement le dogme de la consubstantialité. (n.d.l.r.)

 ■ Théologie

Antoine Bloom

Entretiens sur la foi et l'Eglise

Paris, Cerf 2011, 282 p.

Le métropolite Antoine de Souroge (Antoine Bloom, 1914-2003) fut durant de longues années à la tête du diocèse orthodoxe de Grande-Bretagne, rattaché au patriarcat de Moscou.

Né dans une famille incroyante, marqué par la dureté de l'exil, il découvre l'Evangile à quinze ans. Un passage de Matthieu le bouleverse : Dieu aime pareillement bons et méchants, justes et injustes, comme un père magnanime (parabole de l'enfant prodigue, de la femme adultère). En la personne du Christ, Il se dépouille de tout. Dieu est profondément solidaire de l'homme, de son histoire, Il s'incarne, partage la condition humaine, jusqu'à la déréliction finale. Et la transfigure. C'est ce mouvement conjoint d'abaissement et d'élévation qu'Antoine Bloom n'aura de cesse de mettre en lumière dans sa pratique pastorale.

Cet ouvrage reprend une série d'entretiens théologiques entre Moscou et Londres, de 1966 à 1984, autour des grands thèmes religieux : l'Evangile, la foi, l'Incarnation, l'Eglise, les sacrements... Des entretiens qui allient profondeur théologique et simplicité du propos. Par sa vocation tardive, A. Bloom reste un homme de terrain, désireux de donner souffle à toute pratique humaine.

Pour lui, l'éthique ne s'ancre pas dans un simple souci de justice, mais dans la découverte émerveillée que si Dieu s'incarne, c'est pour que toute chair soit divinisée. Invitation insensée et pourtant signifiante, accessible à quiconque nourrit sa foi, en particulier par le biais de la vie sacramentelle. L'Incarnation du Christ ouvre à l'impossible, l'union intime du charnel et du spirituel.

Monique Bondolfi-Masraff

Claude Thélot

François Varillon, éveilleur spirituel

Paris, De l'Atelier 2011, 208 p.

Maintes personnes ont pu apprécier les conférences à la fois spirituelles, théologiques et culturelles que le Père Varillon venait donner au Cénacle à Genève. Il était

animé d'un désir profond de transmettre la foi chrétienne, tout en ne craignant pas d'avoir des affirmations originales et modernes qui sortaient des sentiers battus pour intéresser et convaincre.

Le Père Varillon a osé parler de la souffrance de Dieu, de son humilité, thèses fécondes pour aviver une fervente prière mais qui n'ont pas toujours été bien comprises dans le monde ecclésiastique. Elles font partie du cœur de sa théologie, car « Dieu est amour et même n'est qu'amour ». Cependant « on ne peut parler d'amour sans essayer de dire en quoi l'amour consiste, explique-t-il. Et nous ne pouvons le faire qu'avec un minimum d'expérience. C'est là que je découvre l'humilité et la souffrance (de Dieu). »

Si l'homme décide de recevoir en toute liberté cet amour infini de Dieu, il est alors amené à humaniser les relations des hommes entre eux. Conjointement, écrit le Père jésuite, « le Christ fait son travail de Dieu, il divinise ce que l'homme humanise ».

Il y a bien d'autres apports qu'explicite Claude Thélot, comme l'importance de savoir se décider, de reconnaître le rôle des arts à même de dire l'indicible, de souhaiter pour tous le bonheur de croire. L'auteur a le mérite de présenter de façon synthétique la pensée théologique de François Varillon et, par là, de contribuer à donner le désir de le lire, de le relire afin qu'il continue à être ce qu'il fut pendant des décennies, un *éveilleur spirituel*.

Monique Desthieux

 ■ Spiritualité

Mannick et Gabriel Ringlet

Entre toutes les femmes

Paris, DDB 2011, 336 p.

Quand les chansons d'une auteure-compositrice-interprète rencontrent les réflexions d'un théologien, cela fait un feu d'artifice prêt à embraser une Eglise qui a tendance à se replier sur elle-même et à perdre son rôle prophétique. Une Eglise-Institution où la femme, vierge ou mère, servante ou madone, portée aux nues, ne semble plus avoir les pieds sur terre, dans la réalité plurielle de l'humanité. De partout, des voix se font entendre pour ouvrir les yeux de cette institution... mais elle reste sourde !

Quand on se met à l'écoute de Christian Bobin, Jean Sullivan, Angélus Silésius, les Béguines, Sylvie Germain, Jean Debruyne, Erri de Luca, Omar Khayyâm, Jean Grosjean, Maurice Zundel et j'en passe, tous appellent à la poésie pour dire la profondeur de l'être. Ensemencés par eux et par une actualité brûlante, Mannick, qui écrit et qui chante, et Gabriel Ringlet, prêtre, écrivain et théologien, vont ici de confiance en confiance, à partir des textes de chansons où les femmes illuminent toutes les facettes de l'existence. Printanières, rebelles, brûlantes, souffrantes, subversives, désirantes, prêtresses ou accouchantes, elles chantent la naissance, la rupture, la passion, les blessures, la résistance, la confiance, la célébration, la mort.

Cette rencontre entre deux spirituels-écrivains, où chacun s'interpelle en vérité, est un arc-en-ciel qui illumine notre méditation sur la vie. Merci à Mannick pour son chemin de femme ancré dans la réalité multicolore et multiculturelle, depuis les *crayons... bleu-verts-gris* des chansons de nos enfants ! Merci à Gabriel pour ses confidences, suite au « dénuement » de *Ceci est ton corps* qui a fait tressaillir nos cœurs de femmes !

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean-François Noël
L'écharde dans la chair

Eloge de la sainteté ordinaire
Paris, DDB 2011, 188 p.

Un ouvrage à lire et à relire. Mission remplie ! Et pourtant son titre et son sous-titre ne sont guère affriolants : les blessures et la sainteté... Quel insolite rapprochement ! Il est vrai que l'auteur de cet essai, moine et prêtre dans le diocèse d'Aix-en-Provence, est aussi psychanalyste. Le secret de ces pages est caché précisément dans un subtil entrelacement de la psychologie et de la démarche spirituelle au quotidien, là où tout un chacun, aux prises avec une perfection impossible, s'entend dire dans les profondeurs de son être : « Deviens ce que tu es. » Les échardes de nos vies, les conflits, les échecs se révèlent être des portes intimes et infimes par lesquelles Dieu, avec le baume salubre de sa grâce, accompagne et dessine conjointement notre existence.

Ces pages, qui donnent à réfléchir et à méditer, s'ouvrent sur une terre inconnue à explorer : celle de notre intériorité, avec ses préoccupations superficielles et ses désirs les plus merveilleux. La sainteté ? Un art de vivre qui bouscule de vieux et de pieux préjugés et nous invite à sortir d'un bavardage égocentrique en nous dévoilant « des choses cachées depuis la fondation du monde ».

Louis Christiaens

■ Religions

Anne-Noëlle Clément, Christian Salenson, Sr Bénédicte Avon, Roger Michel

Le Verbe s'est fait frère
Christian de Chergé et le dialogue islamo-chrétien
Paris, Bayard 2010, 240 p.

« Voici un petit livre qui n'est petit que par le nombre de ses pages. Car on peut le dire sans réserve : il nous entraîne à la suite du Frère Christian de Chergé sur le chemin d'un dialogue islamo-chrétien illuminé par la lumière de Dieu-Amour. » C'est ainsi que commence la préface de ce livre et c'est bien de cela qu'il s'agit.

Ses auteurs ont choisi de nous faire connaître certains textes de Christian de Chergé, prieur de Tibhirine. Ils nous livrent leurs commentaires mais sans pour autant nous les imposer. Tout le livre est articulé autour de l'idée d'une « échelle mystique » dont les montants sont le christianisme et l'islam et dont les barreaux sont ce qui est commun à ces deux religions, par exemple le don de soi à l'absolu de Dieu, la prière régulière, l'aumône...

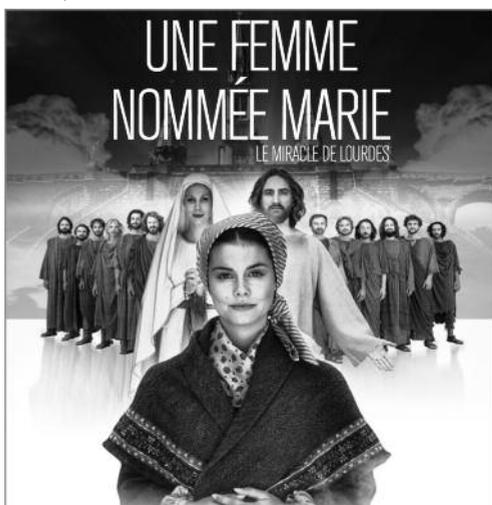
Nous grimpons avec eux quelques échelons de cette « échelle mystique », celui de la prière dans la nuit, puis ceux de la Visitation, de l'Ascension... de la fraternité, de l'espérance. Certains textes de l'Ancien ou du Nouveau Testament sont revisités avec pour toile de fond le dialogue entre musulmans et chrétiens. Nous sommes « déplacés » dans notre foi par ce qu'écrit Christian de Chergé. Le dialogue avec nos frères musulmans devient une évidence, une nécessité.

Mais le plus exigeant, le plus difficile à accepter ou à mettre en pratique, vient à la fin, dans les deux derniers chapitres, *Le Verbe s'est fait frère* et *Le martyr de l'espérance*. Christian de Chergé, avec une volonté presque surhumaine, grâce à la prière, arrive à appeler frère le meurtrier de douze croates chrétiens. Ce meurtrier, Sayia Attiah, grand chef du GIA dans la région de Tibhirine, menaçait alors de mort les moines du prieuré.

Puis vient une réflexion sur la mort prévisible, presque attendue, la peur, le don de la vie, le martyr de l'espérance. On reste sans voix, admiratif devant tant d'exigence. Menés par un prieur hors pair, les moines ont choisi de rester dans leur prieuré auprès des villageois et amis. Si tout en nous résiste, ce n'est sûrement pas à nous de dire s'ils ont eu raison ou tort.

Un petit bijou à mettre en toutes les mains, surtout entre celles de ceux qui veulent « bouter » les musulmans hors de nos contrées catholiques. Peut-être, sans doute, se laisseront-ils à leur tour « déplacer ».

Odile Tardieu



**UNE FEMME
NOMMÉE MARIE**
LE MIRACLE DE LOURDES

VENDREDI 23 DÉCEMBRE 2011
PROJECTIONS À 11H - 14H - 17H - 20H
THÉÂTRE DU LÉMAN - GENÈVE
PRÉSENCE DE ROBERT HOSSEIN
PRIX UNIQUE DE CHF 25.-
LOCATIONS: TICKETCORNER - FNAC
RENSEIGNEMENTS AU 0901 566 500
(CHF 1.49/MIN. DEPUIS LE RÉSEAU FIXE)

Eglises

Jörg Stolz et Edmée Ballif *L'avenir des Réformés*

Les Eglises face aux changements sociaux
Genève, Labor et Fides 2011, 250 p.

Les Eglises historiques sont en crise. Le nombre de leurs fidèles - et donc leurs ressources - diminuent, les Eglises protestantes semblant les plus menacées. Ce lieu commun mériterait sans doute d'être nuancé, mais les statistiques sont implacables. Les auteurs du livre y examinent la situation des Eglises membres de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS), sur mandat d'ailleurs de son ancien président, le pasteur Thomas Wipf.

Le livre est basé sur un certain nombre d'enquêtes et d'entretiens, sur d'importants documents internes des Eglises concernées, ainsi que sur la littérature spécialisée. Il se lit facilement, étant dépourvu de tout jargon, bien que les auteurs soient sociologues des religions. Ils ont choisi de ne pas se concentrer sur les changements intervenus dans la pratique religieuse des individus, mais sur les institutions : exécutifs paroissiaux, autorités des Eglises cantonales, Conseil de la FEPS, responsables de la formation ou des médias.

Autre originalité : les auteurs ne se bornent pas à décrire les diverses causes de désaffection (ils relèvent huit « tendances générales du changement social » ainsi que leurs conséquences sur la vie des Eglises). Ils ont aussi enquêté sur la façon dont ces Eglises tentent de se donner des moyens nouveaux pour affronter la crise qu'elles traversent et d'élaborer des solutions originales.

Particulièrement intéressant, le chapitre qui se penche sur une spécificité helvétique : la diversité des Eglises cantonales et la difficulté qui en résulte pour la FEPS d'exister autrement qu'en simple organe faïtier de ces Eglises. Certains caressent le rêve d'une « Eglise suisse » qui se heurte à la dure mais riche réalité de la diversité des Eglises cantonales. Une meilleure communication de part et d'autre atténuerait, selon les auteurs, cette riche et complexe dialectique fédéraliste.

Pierre Genton

Abadie Philippe, *Des héros peu ordinaires. Théologie et histoire dans le livre des Juges*, Paris, Cerf 2011, 202 p.

Bonvin Didier, *Les théories du complot envahissent le web. Du 11 septembre à Wikileaks : l'ère du doute*, Lausanne, Favre 2011, 158 p.

*****Col.**, *L'Antichrist*, Paris, J.-P. Migne 2011, 428 p. [43684]

*****Col.**, *Crinière de mots. Carouge 225°*, Carouge, La Compagnie des mots 2011, sans pagination. [43750]

*****Col.**, *Paul Ricoeur : un philosophe lit la Bible. A l'entrecroisement des herméneutiques philosophique et biblique*, Genève, Labor et Fides 2011, 254 p. [43689]

Cras Alban, *La symbolique du vêtement dans la Bible. Pour une théologie du vêtement*, Paris, Cerf 2011, 166 p.

Gottraux Philippe, *Militants de l'UDC. La diversité sociale et politique des engagés*, Lausanne, Antipodes 2011, 304 p.

Khoury Paul, *Islam et christianisme. Dialogue religieux et défi de la modernité*, Paris, L'Harmattan 2011, 130 p.

Landron Olivier, *La vie chrétienne dans les prisons de France au XX^e siècle*, Paris, Cerf 2011, 688 p.

Liebermann François, *Petit traité de la vie intérieure*, suivi de *Lettres à Eugène Dupont*, Paris, Arfuyen 2011, 164 p.

Marejko Jan, *Le libéralisme est mort, vive le libéralisme !* Genève, Slatkin 2011, 176 p.

Martini Carlo Maria, *Le don de l'amour*, Paris, Parole et Silence 2011, 64 p.

Meslin Michel, *L'homme et le religieux. Essai d'anthropologie*, Paris, Honoré Champion 2011, 222 p.

Ngangura Manyanya Lévi, *Figures de femmes dans l'Ancien Testament et traditions africaines*, Paris, L'Harmattan 2011, 288 p.

O'Malley John W., *L'événement Vatican II*, Bruxelles, Lessius 2011, 448 p.

Panikkar Raimon, Carrara Milena, *Pèlerinage au Kailash. Retour à la source*, Paris, Cerf 2011, 256 p.

Pannenberg Wolfhart, *Théologie systématique*, t. 2, Paris, Cerf 2011, 636 p.

Philippe Micheline, *Oser croire à l'impossible. L'aventure du Souffle de Vie*, Namur, Fidélité 2011, 324 p.

Rey Jean-Philippe, *Bernadette et la Dame du Rocher. L'insolite rencontre*, Paris, Cerf 2011, 206 p.

Richard-Favre Hélène, *Nouvelles de rien/Nothing still*, Lausanne, D'en bas 2011, 164 p.

Schleiermacher Friedrich, *Conférences sur l'éthique, la politique et l'esthétique (1814-1833)*, Genève, Labor et Fides 2011, 464 p.

Schweizer Christian, *Gelebte Armut. Kapuziner in Appenzell 1586-2011*, Luzern, Provinzialat Schweizer Kapuziner 2011, 216 p.

Simoens Yves, *Croire pour aimer. Les trois lettres de Jean. Une traduction*, Paris, Facultés jésuites de Paris 2011, 20 p.

Simoens Yves, *Croire pour aimer. Les trois lettres de Jean. Une interprétation*, Paris, Facultés jésuites de Paris 2011, 352 p.

XXX, *Vézelay une Bible de pierre*, Vézelay, La Pierre d'Angle 2011, 208 p.

Zundel Maurice, *Le vrai monde n'est pas encore. Pensées au fil des jours*, Paris, Sarment/Éditions du Jubilé 2011, Pagination selon calendrier.

Zundel Maurice, *Un autre regard sur l'eucharistie*, Paris, Sarment/Éditions du Jubilé 2011, 230 p.

Zundel Maurice, *Pour toi, qui suis-je ?* Paris, Sarment/Éditions du Jubilé 2011, 284 p.

Pour emprunter
ces livres

www.cedofor.ch

☎ 0041 22 827 46 78

Rire ou ne pas rire

Est-ce par manque d'inspiration ou alors par paresse ? Ou plutôt en raison de cette étrange habitude qu'a l'être humain de retomber sans cesse dans les mêmes ornières ? Mystère. Toujours est-il qu'en cette fin d'année 2011, comme si ne nous suffisait pas le long - que dis-je, l'interminable - feuilleton de la crise économique, voilà que l'actualité nous offre un très mauvais remake de la guerre des religions. Il s'agit, bien sûr, de cette histoire des caricatures de Mahomet publiées par Charlie-Hebdo, avec les suites « enflammées » que l'on sait. Même scénario ou presque qu'en 2005, mêmes outrances, mêmes questions. Dont celle-ci, cruciale : peut-on rire de tout ? Oui, répondent les sectateurs de la liberté d'expression. Non, rétorquent les adeptes du sacré. Chacun campant sur ses positions, le conflit risque de demeurer ouvert pour longtemps - jusqu'à ce qu'un nouveau dessin plus ou moins rigolo remette le feu aux poudres et la question sur le tapis - de prière, évidemment.

Mais peut-être n'aurons-nous même pas besoin d'attendre jusque-là, vu que certains attisent dès maintenant l'incendie, tel l'avocat genevois Marc Bonnant. Dans le Matin-Dimanche du 6 novembre dernier, cet insupportable donneur de leçons n'hésite pas à plaider en faveur de l'islamophobie, arguant que « la détestation est salutaire, elle divise, mais elle soude aussi autour d'une identité revendiquée ». Quelle identité ? Eh bien ! mais notre identité européenne, pardi, qui prend sa source dans la pensée gréco-romaine et chrétienne. En suite de quoi Messire Bonnant nous appelle à « armer notre résistance », avant de fustiger l'œcuménisme et la tolérance, « qui ne sont que dilution et ruine de l'âme ». Amen.

Si je pouvais, je rirais. Mais là, j'ai plutôt envie de pleurer. Merci, ô grand Maître Corbeau perché sur son barreau, de verser ainsi de l'huile sur le feu. C'est très intelligent et surtout très fidèle au message chrétien. Si j'ai bien compris, il ne nous reste plus qu'à prendre l'épée pour courir sus aux infidèles ? A pleurer, je vous dis ! Séchons vite nos larmes, cependant, car c'est du rire qu'il s'agit ici, et plus particu-

lièrement du rire transgressif, auquel nous cédon s tous bien volontiers, avouons-le, lorsqu'il ne concerne ni notre précieuse personne, ni les gens que nous aimons, ni les choses auxquelles nous croyons. A preuve, je n'ai personnellement aucun problème à rire - ou plutôt à sourire - devant certaines caricatures de Mabomet. De même, il m'arrive de m'esclaffer en lisant certaines histoires drôles mettant en scène le pape ou le Vatican.

Je réagis nettement moins bien, en revanche, quand c'est de Jésus qu'on se moque, que ce soit par le biais de caricatures ou - plus sournoisement - de prétendues œuvres d'art. C'est ainsi que j'ai été très choquée, lors de son exposition à Avignon en avril dernier, par la sordide déjection photographique du pseudo-artiste américain Andres Serrano, laquelle, sous le titre de Piss Christ, représente un crucifix immergé dans un flacon d'urine. Que la souffrance et la mort du Christ soient ainsi outragées me blesse profondément. Non pas que je soutienne l'expédition vengeresse du petit groupe, qualifié immédiatement d'extrémiste par la presse, qui a tenté de détruire l'« œuvre » en question. La

violence est toujours dommageable, quel qu'en soit le motif. Mais quand même, il y a des bornes aux limites, comme disait le capitaine Haddock.

Que faire alors ? Comment laver l'affront ? A chaque fois que je me pose la question, une seule réponse s'impose comme une évidence. Comme une certitude fondamentale. Dieu, dans sa gloire, nous dépasse infiniment. Pour qui nous prenons-nous donc d'oser croire que nos minables sacrilèges puissent le souiller ou éclabousser sa lumière ? Non ! C'est même juste le contraire. Celle-ci balaie tout sur son passage. Quand elle nous touche, elle brûle nos cœurs et nos noirceurs en un instant. Même qu'on appelle ça la grâce. Joyeux Noël !

Gladys Théodoloz



	Afrique	
BERSET J.	• <i>Chrétiens en Algérie. Un entretien avec Mgr Ghaleb Bader</i>	602,18
DESFARGES P.	• <i>L'Eglise d'Algérie, en lien avec son peuple musulman</i>	624,13
DESORGUES P.	• <i>Chrétiens de Tunisie. Entre joie et méfiance</i>	617,16
HUOT J.-Cl.	• <i>L'Afrique dans nos portables</i>	616,26
LITZLER B.	• <i>L'islam sénégalais. Le pouvoir des confréries</i>	617,12
MUHIGIRWA F.	• <i>Ressources minières. L'Eglise auprès du peuple congolais</i>	615,13
	Amériques	
CHRISTIANSEN D. et BORELLI J.	• <i>La cicatrice du 11 septembre. Musulmans et chrétiens aux USA</i>	621,9
GEREZ J.-Cl.	• <i>A l'heure du marketing. Offensive au Brésil</i>	613,18
LECAROS V.	• <i>Au défi des évangéliques. L'Eglise en Amérique latine</i>	613,13
	• <i>Exister à travers la Bible. Les évangéliques en Amérique latine</i>	622,14
	Asie	
BOISARD M.A.	• <i>Réveils arabes. Analyse</i>	617,19
LARIVERA L.	• <i>L'assassinat de Shahbaz Bhatti</i>	618,21
	Bénévolat	
BITTAR L.	• <i>Précieux comme l'argent. Le bénévolat</i>	623,19
	• <i>La maison de Tara</i>	623,25
WYSSMANN M.	• <i>Le bénévolat, une transgression. Une interview de Daniel Strassberg</i>	623,21
	Bible	
GIBERT P.	• <i>Le sens de l'histoire</i>	619-620,38
LECAROS V.	• <i>Exister à travers la Bible. Les évangéliques en Amérique latine</i>	622,14
POFFET J.-M.	• <i>La Bible au risque de ses lecteurs</i>	622,9
	Chronique	
THÉODOLOZ GI.	• <i>Révélations</i>	613,44
	• <i>Des petits riens</i>	614,44
	• <i>Dimanche matin</i>	615,44
	• <i>Séisme</i>	616,44
	• <i>Dinosaures</i>	617,44
	• <i>Pentecôte</i>	618,44
	• <i>Mots et merveilles</i>	619-620,52
	• <i>L'exemple vient d'en haut</i>	621,44
	• <i>Nos amies les bêtes</i>	622,44
	• <i>Les marrons de la colère</i>	623,44
	• <i>Rire ou ne pas rire</i>	624,42
	Cinéma	
BEDOUELLE G.-Th.	• <i>La dame de cœur</i>	613,28
	• <i>Symphonie pastorale</i>	614,31
	• <i>Du surnaturel au vrai Dieu</i>	615,28
	• <i>Gitans et tension</i>	617,30
	• <i>Deux manières de voir</i>	619-620,42
	• <i>Juste du cinéma</i>	621,30
	• <i>Vacance romaine</i>	623,32
BITTAR P.	• <i>Luttes isolées contre le mal</i>	624,29
KLAWONN L.	• <i>La disparition de la pellicule</i>	618,26
	Economie	
BRANDT J.-M.	• <i>Financement des Eglises. Le Swiss made</i>	616,22
PERROT E.	• <i>Les agences de notation. Du pouvoir aux responsabilités</i>	622,24
	Editorial	
BITTAR L.	• <i>Aujourd'hui, la révolte</i>	615,2
	• <i>Voter responsable</i>	622,2
LIVIO J.-B.	• <i>Venge-les, Seigneur !</i>	613,2
LONGCHAMP A.	• <i>Ne baissons pas les bras !</i>	614,2
	• <i>Fukushima, un nom pour 2000 siècles</i>	616,2
	• <i>Vivre avec l'islam ?</i>	617,2
	• <i>Médias menteurs ?</i>	618,2
	• <i>Le livre, reflet d'humanité</i>	619-620,2
	• <i>Eglise : oser transgresser</i>	621,2
	• <i>Bientôt un « hiver chrétien »</i>	623,2
RUEDIN L.	• <i>Répondre à l'Appel</i>	624,2
	Education	
CORDONIER P.-A.	• <i>Les maux de l'illettrisme</i>	619-620,24
GAUD F.	• <i>Les leçons de textes. Ou à l'école de la littérature</i>	619-620,20
	Europe	
BATLOGG A.R.	• <i>L'Allemagne et le pape</i>	623,9
DE GRASSI R.	• <i>La vie est belle ? L'Italie, régime pré-autoritaire</i>	613,24
JAKAB A.	• <i>Hongrie. Néolibéralisme et crise identitaire</i>	615,22
	Eglise	
BUSINGER-CHASSOT H.	• <i>Réveil des femmes. En Suisse et en France</i>	621,18
DESHUSSES-RAEMY A.	• <i>Pastorale d'engendrement. De la foi en la vie à la foi au Christ</i>	621,14
DESTHIEUX M.	• <i>Entre homme et femme. L'amitié spirituelle</i>	618,9
DUCARROZ Cl.	• <i>L'Evangile à tout prix ?</i>	613,22
MUHIGIRWA F.	• <i>Ressources minières. L'Eglise auprès du peuple congolais</i>	615,13
SCHELLING Th.	• <i>Un pénible attentisme. L'Eglise et les femmes</i>	615,18
	• <i>Santo subito ma non troppo ? Béatification de Jean Paul II</i>	616,18
	Eglise en Suisse	
BRANDT J.-M.	• <i>Financement des Eglises. Le Swiss made</i>	616,22
GARDAZ Ph.	• <i>Les diocèses impossibles</i>	614,15
HUSSY Ch.	• <i>Que sont nos paroisses devenues ?</i>	623,15
	Eglises	
BATLOGG A.R.	• <i>L'Allemagne et le pape</i>	623,9
BULOZ A.	• <i>Asile : renvois forcés. La FEPS critiquée par sa base</i>	622,22
GARDAZ Ph.	• <i>Anglicans convertis. Un pas vers la diversité</i>	622,19
GEREZ J.-Cl.	• <i>A l'heure du marketing. Offensive au Brésil</i>	613,18
LECAROS V.	• <i>Au défi des évangéliques. L'Eglise en Amérique latine</i>	613,13
	• <i>Exister à travers la Bible. Les évangéliques en Amérique latine</i>	622,14
	Environnement	
DUCARROZ Cl.	• <i>Ecologie évangélique</i>	624,20
ROUGEMONT de Ph.	• <i>Pour sortir du nucléaire. Maîtriser la consommation</i>	624,23
	Ethique	
DUCARROZ Cl.	• <i>L'Evangile à tout prix ?</i>	613,22
SALAMOLARD M.	• <i>Mourir dans la dignité. Enjeux d'une révision du Code pénal suisse (art. 115)</i>	621,26
	Expositions	
CORNÜ D.	• <i>Venise dans la clarté de la nuit</i>	621,32
NEVEJAN G.	• <i>France, Brésil à Bâle</i>	615,30
	• <i>Konrad Witz</i>	617,32
	• <i>Une dynastie de marchands d'art</i>	622,29
	Femmes	
BORY V.	• <i>Du sexe au genre. Où a disparu le féminisme ?</i>	621,2
BUSINGER-CHASSOT H.	• <i>Réveil des femmes. En Suisse et en France</i>	621,18
SCHELLING Th.	• <i>Un pénible attentisme. L'Eglise et les femmes</i>	615,18
	Histoire	
GIBERT P.	• <i>Le sens de l'histoire</i>	619-620,38
JAKAB A.	• <i>Cyprien de Carthage. Champion de l'autorité</i>	617,9

Jésuites

- EMONET P. • *Le style jésuite. Sympathie et mobilité* 624,9
- ROBERT S. • *Le discernement. A l'écoute du dynamisme* 613,9
- *L'union à Dieu. A travers les décisions humaines* 616,14

Lettres

- BARILIER E. • *La fiction, encre de la vie* 619-620,9
- JOULIÉ G. • *M^{me} de Staël. La lionne du romantisme* 613,33
- *Chesterton. La quête excentrique du centre* 615,33
- *Guy Debord. Une goutte de vinaigre dans une mer d'huile* 617,35
- *Un si funeste désir* 619-620,13
- *Elle court, elle court, la poésie...*
Jacques Prévert 621,36
- *Léon Tolstoï. La chair, la gloire et l'Evangile* 623,33
- *La double allégeance. Graham Greene* 624,31
- LAFARGUE D. • *Résistance. Saint-Exupéry et la guerre* 615,9
- RUEDIN L. • *De la mémoire à la résurrection.*
Georges Haldas 616,9
- *Georges Haldas ou l'Etat de poésie* 622,32
- THÉVOZ S. • *Edouard Levé. La vie comme suicide* 614,33
- *Tambour battant de la douceur.*
Entretien avec Denise Mützenberg 618,33
- *Le corps, cette ancre.*
Entretien avec Cesare Mongodi 622,36
- VISCHER M. • *Appels vers l'ailleurs. Gustave Roud* 616,32

Livres ouverts

- BONDOFI-MASRAFF M. • *Patrimoine orthodoxe oriental* 621,39
- BORY V. • *Renouveau. De la poésie narrative* 616,36
- CORNU D. • *La vraie vie est un roman* 616,38
- *La mue de la démocratie* 617,38
- *Inigo, ce guerrier* 624,35
- DAYER M.-L. • *Brisée par isolement* 613,38
- *L'entre temps* 616,35
- *Mystique de la non-violence* 617,39
- *Le second Socrate* 618,37
- *Le désir de foi. Musset* 619-620,45
- *Essai existentiel* 624,37
- DEMBINSKI P. H. • *L'économie au-delà des certitudes* 614,36
- DESTHIEUX M. • *Au service de l'unité* 623,39
- FONTAINE M. • *Aide au suicide. Les limites du manifeste* 613,36
- GSCHWEND Ed. • *La survivance du modèle grégorien* 615,36
- HUG J. • *L'exception syrienne* 613,39
- *Le sanctuaire chrétien* 615,38
- *Douze voyants* 618,36
- *Le Jugement dernier* 622,39
- JELEO O. • *Théologie animale* 614,38
- LIVIO J.-B. • *Réinventer l'Eglise* 623,38
- LONGCHAMP A. • *Prêtres et célibat* 623,37
- LONGET R. • *Finalité de la création* 624,36

Méditation

- DUCARROZ CI. • *Ecologie évangélique* 624,20
- MAREJKO J. • *Un index vers le ciel. Si belle vallée Verte !* 614,27
- *Les deux visages de la lecture* 619-620,17

Politique

- BOISARD M.A. • *Réveils arabes. Analyse* 617,19
- BULOZ A. • *Asile : renvois forcés. La FEPS critiquée par sa base* 622,22
- CLAUDE Ph. • *Valorisation urbaine. Transports et logements* 614,23
- DE GRASSI R. • *La vie est belle ? L'Italie, régime pré-autoritaire* 613,24
- JAKAB A. • *Hongrie. Néolibéralisme et crise identitaire* 615,22
- JUILLAND D. • *Où va l'armée suisse ?* 617,25
- ROUGEMONT de Ph. • *Pour sortir du nucléaire. Maîtriser la consommation* 624,23
- SALAMOLARD M. • *Mourir dans la dignité. Enjeux d'une révision du Code pénal suisse (art. 115)* 621,26
- WEIL M. et WOEFFRAY B. • *Le territoire suisse. A la croisée des chemins* 614,19

Religions

- BERSET J. • *Chrétiens en Algérie.*
Un entretien avec Mgr Ghaleb Bader 602,18
- CHRISTIANSEN D. et BORELLI J. • *La cicatrice du 11 septembre. Musulmans et chrétiens aux USA* 621,9
- DEFARGES P. • *L'Eglise d'Algérie, en lien avec son peuple musulman* 624,13
- DESORGUES P. • *Chrétiens de Tunisie. Entre joie et méfiance* 617,16
- LARIVERA L. • *L'assassinat de Shahbaz Bhatti* 618,21
- LITZLER B. • *L'islam sénégalais. Le pouvoir des confréries* 617,12
- SIMON-VERMOT J.-B. • *Le dialogue inter-monastique* 618,17

Société

- BITTAR L. • *Précieux comme l'argent. Le bénévolat* 623,19
- *La maison de Tara* 623,25
- BORY V. • *Sur les ailes des livres. Des librairies non virtuelles* 619-620,33
- *Du sexe au genre. Où a disparu le féminisme ?* 621,22
- CORDONIER P.-A. • *Les maux de l'illettrisme* 619-620,24
- HUOT J.-Cl. • *L'Afrique dans nos portables* 616,26
- POSWICK R.-F. • *Lire demain. Liseuses et téléphones mobiles* 619-620,29
- WYSSMANN M. • *Le bénévolat, une transgression.*
Une interview de Daniel Strassberg 623,21

Spiritualité

- DECORZANT A. • *Fragments* 618,8
- *Un autre regard* 622,8
- DESTHIEUX M. • *Entre homme et femme. L'amitié spirituelle* 618,9
- EMONET P. • *Le style jésuite. Sympathie et mobilité* 624,9
- FUGLISTALLER Br. • *Chants d'oiseaux et talons aiguilles* 613,8
- *La force de la fragilité* 616,8
- *La juste mesure* 619-620,8
- *Se réjouir de ce qui est* 623,8
- LAFARGUE D. • *Résistance. Saint-Exupéry et la guerre* 615,9
- PERROT E. • *Les deux infinis* 615,8
- ROBERT S. • *Le discernement. A l'écoute du dynamisme* 613,9
- *L'union à Dieu. A travers les décisions humaines* 616,14
- RUEDIN L. • *Stop au Val-de-Grâce* 614,8
- *De la mémoire à la résurrection.*
Georges Haldas 616,9
- *Impressions d'Algérie* 617,8
- *Il y a consolation et consolation* 621,8
- *Les traits de la Parole* 624,8
- RYAN J. • *René Page. Scandale et mystère de la croix* 614,10
- *La vie comme prière* 618,13
- SIMON-VERMOT J.-B. • *Le dialogue inter-monastique* 618,17

Télécommunications

- HUOT J.-Cl. • *L'Afrique dans nos portables* 616,26
- POSWICK R.-F. • *Lire demain. Liseuses et téléphones mobiles* 619-620,29

Théâtre

- BORY V. • *Eloge de la légèreté* 613,30
- *Boulevards et intimités* 616,29
- *Passions charnelles* 618,31
- *Histoires de famille(s)* 623,29

Urbanisme

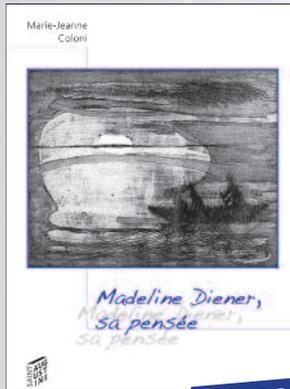
- CLAUDE Ph. • *Valorisation urbaine. Transports et logements* 614,23
- WEIL M. et WOEFFRAY B. • *Le territoire suisse. A la croisée des chemins* 614,19

Editions Saint-Augustin



Marie-Jeanne Coloni
**Madeline Diener,
sa pensée**

■ Fr. 32.–



Marie-Jeanne Coloni
**Madeline Diener,
sculptures
et mosaïques**

■ Fr. 32.–

LIVRES ILLUSTRÉS

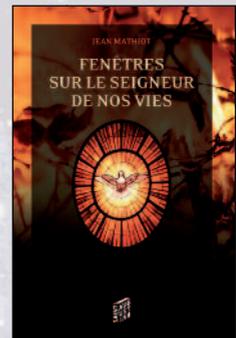


*José Davin
Michel Salamolard*
**Et si l'Église
revenait à l'Évangile?**

■ Fr. 24.–

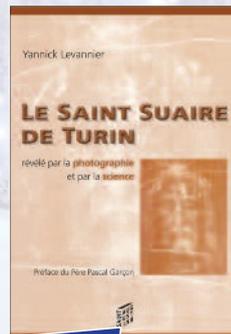
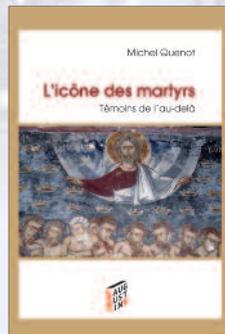
Jean Mathiot
**Fenêtres
sur le Seigneur
de nos vies**

■ Fr. 32.–



Michel Quenot
**L'icône
des martyrs**

■ Fr. 48.–



Yannick Levannier
**Le Saint Suaire
de Turin**

■ Fr. 38.–

LIVRES ILLUSTRÉS